

Le premier hebdomadaire des faits-divers

6^e Année - N° 226

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

23 Février 1933

DÉTECTIVE

Démonons et déments



Plantier, le guide de Louis Roubaud, n'est plus fou : il vient de se délivrer de ses démons en tuant l'obsesseur. Mais il n'en finira pas moins ses jours au sinistre quartier des fous criminels.

(Lire, pages 4 et 5, la fin de la tragique enquête du grand écrivain Louis Roubaud.)

AU SOMMAIRE (L'amant de cœur, par J. d'Olonne. — La fin de la tricarde, par Jacques Maufra. — L'immaculée conception, par Jean Morières. —
DE CE NUMÉRO (L'autre supplice, par Maggie Guiral. — Sous la griffe des loups, par Henri Béciaux. — Le bourreau clandestin, par G. Strem.

PAR TOUT

Le scandale des faillites

Au début de cette année, lors de l'audience solennelle de rentrée, le président du Tribunal de Commerce de la Seine, M. Albert Buisson, prononçait, en présence du Garde des Sceaux, un discours dont les justes conclusions valent d'être placées en regard d'un scandale permanent jusqu'ici connu des seuls initiés, mais qui ne va pas tarder à devenir public, par suite d'un incident récent.



M. Buisson, président du Tribunal de Commerce de la Seine.

M. Albert Buisson relevait comme l'une des causes de la crise actuelle la mauvaise foi qui semble être devenue la règle dans les affaires. La signature ne vaut plus rien, les engagements pris sont reniés, les débiteurs cherchent par tous les moyens à ne point payer leurs dettes : il en résulte une instabilité générale, un manque absolu de confiance qui paralysent les transactions.

Nulle part, semble-t-il, plus que dans les faillites, ne s'étaient ce cynisme et cette mauvaise foi : on a parfois dit que trois faillites enrichissaient un homme et ce n'est peut-être pas un paradoxe. Il faut avoir le courage de dénoncer le mal, d'attirer l'attention des autorités judiciaires et de leur demander d'exercer avec plus de vigilance le contrôle qu'elles ont le devoir d'assurer.

Ces jours derniers, à Paris, un marchand de meubles était arrêté en vertu d'une disposition peu connue du Code de Commerce et qui est un vestige de l'ancienne contrainte par corps pour dettes. Le jugement qui prononce la faillite ordonne en même temps l'incarcération du failli, mais, en pratique, cette mesure n'était jamais exécutée. Renseignements pris, depuis quarante-cinq ans, dans le ressort du Tribunal de la Seine, elle n'avait pas été appliquée. Pour une fois, le Parquet avait montré de l'énergie et il s'était décidé à coffrer le mauvais commerçant qui, à la veille de déposer son bilan, avait acheté à crédit pour deux millions de meubles qu'il avait aussitôt revendus. Cette petite opération réalisée, il déposa son bilan.

Et les pauvres créanciers, tous les petits fabricants du faubourg St-Antoine

peuvent bien, dès lors, produire à la faillite ! Il ne leur reste que leurs yeux pour pleurer ! Certains d'entre eux se trouvent d'ailleurs dans une situation des plus critiques, car ils comptaient sur le paiement des traites que leur avait acceptées l'acheteur pour régler leurs propres échéances. Cela fait une cascade de défaillances, un ébranlement du crédit pour des commerçants parfaitement honnêtes ; en bref, un immense préjudice dont le seul responsable est celui qui, à l'abri de sa faillite, espère pouvoir attendre des jours meilleurs.

Comment se soldent les faillites ? Comment se liquident-elles ? Là encore, les regards des magistrats pourraient utilement se porter ; il y a tant de combinaisons louches qui, souvent, échappent aux syndics eux-mêmes et qui sont tramées par des individus sans scrupules, fort au courant des « trucs » qui permettent de frustrer la pauvre « masse » des victimes.

En fait, les dossiers de faillites, s'ils étaient sévèrement « épluchés », révéleraient de singuliers agissements.

Il faut en finir avec cette duperie, ces fraudes certaines, ce pillage organisé de braves gens qui ne sont payés — leur ruine étant acquise — qu'en monnaie concordataire, monnaie de singe. Il faut que les tribunaux de Commerce, que les procureurs de la République coordonnent leurs efforts pour apporter au Commerce laborieux et probe la sécurité dont il a, plus que jamais, besoin.



La promenade quotidienne du Lieutenant Baillie-Stewart.

Le détenu de la Tour de Londres

Le bref communiqué du ministre de la Guerre britannique annonçant « qu'un officier du régiment des Seaforth Highlanders se trouvait aux arrêts à la Tour de Londres » provoqua une vive émotion en Angleterre.

La tour de Londres étant un monument historique ouvert au public, une foule de curieux, de reporters, de photographes s'y rua pour voir le mystérieux détenu.

Et, bientôt, tout le monde savait qu'il s'agissait d'un jeune et brillant officier écossais, le lieutenant N. Baillie-Stewart, âgé de 24 ans, et fils d'un officier retraité bien connu.

Le lieutenant Baillie-Stewart doit passer prochainement en conseil de guerre pour avoir enfreint la loi sur les secrets d'Etat.



La lugubre Tour des Morts se dresse en plein désert de Salé.

La Tour des Morts

En plein désert de Salé, à quelques dizaines de kilomètres de Téhéran, une immense tour ronde dresse, à soixante mètres au-dessus de la vallée de rochers et de sables, ses immenses murailles de torchis rouge.

C'est la Tour des Morts. C'est ici que les membres de la secte des Parses — secte bien connue aux Indes et qui possède des ramifications en Perse — apportent les corps des leurs qui sont décédés. Sur un immense catafalque de pierres, dressé dans l'enceinte de la tour, ils étendent le cadavre nu, face au ciel. Un vol de vautours plane très haut dans les airs.

Les cérémonies se déroulent autour de cet étrange cénotaphe. Puis les parents reprennent le chemin du retour. Les oiseaux de proie s'abattent alors sur le corps. C'est une macabre curée.

Une demi-heure plus tard, il ne restera que des ossements que le gardien de ce lieu — un géant de deux mètres — ira jeter dans les caueux de cette tour macabre.



Mme Rosa Meller, l'auteur dramatique bien connue à Vienne.

Mystification

L'attentat d'un « raciste » contre Mme Rosa Meller, auteur dramatique bien connue, avait profondément ému le public de Vienne, où la femme de lettres compte de nombreux amis.

Elle donna à l'instruction des détails sur l'attentat, qu'elle décrivit avec la plus grande précision.

Mme Meller, qui est doctoresse, travaillait au laboratoire du « Secours aux Chômeurs », lorsqu'un jeune homme pénétra dans la pièce et demanda une analyse de sang. Comme il attendit assez longtemps son tour, il s'impatienta, se dressa brusquement, et soudain, « telle une bête féroce », se jeta sur la jeune femme en brandissant un couteau et en criant :

— Je viens de la Maison Brune... Mme Meller, légèrement blessée, vait réussi à repousser son agresseur, qui avait pris la fuite...

La police mise sur pied chercha en vain « l'envoyé de la Maison Brune ». L'instruction se perdait en conjectures, tandis que les journaux de Vienne reproduisaient le récit sensationnel de Mme Meller.

Or, la femme écrivain vient de reconnaître qu'elle a menti.

Quels sont les motifs qui ont poussé la doctoresse-auteur à pareille mystification ?

Tentative de suicide, qu'elle cherche à voiler, ou soif de publicité ? Le caractère superficiel des blessures que Mme Meller s'est infligées semble corroborer la deuxième hypothèse.

Épilogue de l'affaire Massie

La Cour de Hawaï vient de prononcer son jugement définitif dans l'affaire qui a tant ému Honolulu... et l'Amérique tout entière.

C'est après une violente campagne de l'opinion publique hawaïenne en faveur des « gens de couleur » que les quatre agresseurs de Mrs Massie, qui étaient écroués depuis un an et demi, comparurent devant le Tribunal pour la seconde fois.

On se rappelle que le premier procès n'aboutit point, le jury n'ayant pu se mettre d'accord.

L'assassinat de Joë Kahahawai et le procès du lieutenant Massie interrompirent le cours normal de la procédure.

Aujourd'hui, l'affaire ayant été reprise, le jury a conclu à un non-lieu, — faute de preuves...

En effet, aucun indice ne permet de démontrer que les quatre inculpés sont réellement les agresseurs de Mrs Massie. Et aucun témoin ne s'est résolu à les identifier.

Quant à la victime, elle a quitté le pays, et rien n'incitera la jeune femme à braver les « hommes de couleur » et leur pouvoir occulte.

Ne tirez pas sur... le public

Un concert sensationnel au Carnegie-Hall de New-York a réuni non seulement l'élite des mélomanes, mais également les vedettes du « monde souterrain ».



Paul Whiteman dirigea avec sang-froid cet orchestre étrange

Il s'agissait d'une suite symphonique d'un jeune compositeur américain, Ferde Grofe, intitulée *Tabloid*, et présentant une « sonorisation » des faits divers de New-York.

Quatre machines à écrire, un revolver et une mitrailleuse faisaient partie de l'orchestre.

Plusieurs gangsters célèbres avaient loué les meilleures places, et lorsque le chef d'orchestre, qui n'était autre que Paul Whiteman, eut fini de diriger la *Symphonie des mitrailleuses*, des applaudissements enthousiastes éclatèrent au premier rang.

Cependant, l'administration avait pris ses précautions et avait confié le maniement du revolver et de la mitrailleuse chargés à blanc à des musiciens absolument sûrs et réputés pour leur sang-froid.

PAR TOUT

VOILA CENT ANS

La Barrière St-Jacques

Au début du dix-neuvième siècle, on exécutait les criminels un peu partout dans Paris : à la Grève, aux Halles, à la Croix du Trahoir, aux carrefours et, parfois, dans les rues. L'échafaud se dressait sur une haute estrade d'où l'on découvrait Notre-Dame et le Palais de Justice. On guillotinaient en plein midi, devant une foule immense à laquelle le bourreau se complaisait à montrer, à bout de



Le dépeceur Régès fut décapité vers les six heures du matin.

bras, les têtes sanguinolantes. La dernière de ces sinistres exhibitions eut lieu le 22 juillet 1830 avec la décapitation en Grève de Jean-Pierre Martin, condamné à mort pour un assassinat suivi de viol, commis au Bois de Boulogne.

Dix-huit mois durant, la guillotine chôma. On ne la remonta à Paris que le 3 février 1832, mais on la reléguait hors des murs de la capitale, au rond-point de la barrière Saint-Jacques. Ce fut Philippe Desandrieux, un vieillard de soixante-dix-huit ans, qui étreigna de son sang-nouvel emplacement. L'exécution, cette fois, se fit à neuf heures du matin. Dix mille personnes, gougouilles et hurlantes, avaient profité de la largeur de l'emplacement pour se ruer autour de l'échafaud qui faillit bien être démolit.

On résolut d'avancer encore le moment de l'exécution. C'est ainsi que le dépeceur Régès fut décapité vers les six heures du matin. Pour la première fois, le 2 mars 1833, une tête tomba au petit jour. Non seulement la populace malsaine qui hante les lieux du supplice se trouvait là, mais se joignirent à elle tous les maraîchers qui se rendaient aux Halles et qui formèrent, au pied de la machine rouge, une cohue joyeuse où l'on découvrait des voitures de légumes, des cageots de volailles et même... des bœufs.

Depuis, le couperet a beau fuir la clarté du jour et se terrer sous le porche des prisons, les mêmes scandales de l'environnement, sans que la justice songe à jeter aux ornières ce couteau qui la déshonore.

Bientôt...

dans

LA ROUTE DE L'ÉVASION

le reportage sensationnel

de

HENRI DANJOU

paraîtra

LE SECRET DE BOUGRAT



ADMINISTRATION

PARIS (VI*) - 3, RUE DE GRENELLE

TÉLÉPHONE : LITRE 62-71
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTE CHÈQUE POSTAL : N. 1298-37

REDACTION

DIRECTEUR : MARIUS LARIQUE

ABONNEMENTS

FRANCE ET COLONIES
ÉTRANGER (TARIF A)
ÉTRANGER (TARIF B)

1 an 6 mois
65 » 35 »
85 » 45 »
100 » 55 »

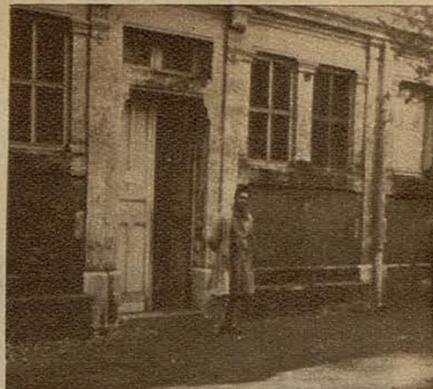
DÉTECTIVE

DÉTECTIVE

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective ».



M. Foulhé et M. Martre (de gauche à droite) firent rebondir cette affaire.



A la Morgue, des remarques essentielles échappèrent aux enquêteurs.

Montpellier
(de notre correspondant particulier).

La nuit avait ramené la vie et l'animation dans le quartier réservé de Montpellier. Les maisons closes qui dormaient à la lumière du grand jour venaient d'entreouvrir des portes donnant accès sur des couloirs roses. L'Université avait lâché la horde joyeuse de ses étudiants qui promenaient à travers les rues chaudes leur entrain, leur jeunesse et leur gaieté.

La vie était belle. Les femmes faciles. Et, sans songer au lendemain, ni rappeler le passé, on se hâtait de vivre l'heure présente.

Deux coups de feu claquent... Le ronflement d'un moteur... une auto qui fuit dans la nuit. Que se passe-t-il donc ? Quel drame vient de se jouer, soudain ?

On accourt. Sur le seuil d'une porte entrouverte — porte d'une maison bourgeoise qui cache sous cette apparence une usine de plaisirs — deux corps sont étendus. Un homme. Une femme.

La sous-maitresse du lupanar, guindée dans son uniforme noir, accourt, suivie d'un essaim de jeunes femmes, cachant à peine leur nudité sous des peignoirs légers et multicolores.

La tache sanglante s'élargit autour des deux cadavres, repoussant, peu à peu, le cercle des curieux qui se penchent. Il y a des cris, des larmes, des jurons. Une femme tombe, prise soudain d'une syncope. Une autre crie en se mordant les poings :

— Il a tué Betty, il a tué Betty !
Il, c'est son ami, le jeune étudiant Marius Maury... Et c'est lui qui git, à côté de la femme, la tête trouée d'une balle.

■ ■ ■

Dans les brasseries du centre de la ville, sur l'Euif où les Trois Grâces montent une garde constante, des groupes d'étudiants, réunis autour des tables, discutèrent longuement, ce soir-là. Mais ce n'était plus les propos joyeux, les controverses animées, les plaisanteries grivoises ou spirituelles... Le sujet de leurs conversations était plus grave. Il touchait au drame qui, ce même soir, avait ensanglanté le seuil d'un lupanar.

Parfois, l'un d'eux se levait, courait jusqu'à l'hôpital, interrogeait l'interne de service. Maury était dans le coma.

Et, cependant, chacun se remémorait l'histoire de ce pauvre étudiant en médecine, dont la vie s'annonçait brillante et heureuse et qui, soudain, venait de la quitter, dans des circonstances mystérieuses et tragiques.

A l'Université, on avait de l'estime pour Maury. Bon élève et excellent camarade, il avait l'affection de ses maîtres et de ses condisciples.

Un soir, au cours d'une partie de plaisir qui s'était terminée dans un établissement hospitalier des rues de joies, Maury avait fait la connaissance de Betty-la-Blonde. C'était une grande fille, âgée à peine de dix-neuf ans, et qui cachait sa situation de « faux-poids » sous une fausse identité.

Blonde, fine, intelligente, elle plut à Maury qui revint la voir souvent. Et entre cet étudiant, appartenant à une sérieuse famille, et la prostituée, se nouèrent des liens de tendresse et d'amour.

Betty — de son vrai nom Mireille Bretinneau — était née à Marseille. Elle n'avait pas connu d'autres maisons que celles où sa mère exerçait son triste métier de fille de joie. Ses premiers regards innocents avaient effleuré les scènes mornes des amours passagères. Elle avait respiré cet air fade, fleurant la poudre de riz, l'alcool, le tabac et l'eau chaude. Tout d'abord, sans comprendre.

Mais elle grandissait. Maintenant, elle était une fillette mince, maigre sous une robe trop courte. Quelle voie allait-elle choisir dans la vie ? Sa mère avait pris celle de la prostitution. Elle ferait comme elle. Elle ne supposait pas d'autres métiers ou, du moins, elle était trop paresseuse pour s'échapper et recommencer une autre vie.

Elle fut aussi prostituée, accomplissant sa besogne d'amour comme une servante, sans enthousiasme comme sans haine. Fille morne d'un morne troupeau.

En puissance d'un souteneur, celui-ci avait envoyée, munie de faux papiers à cause de son âge, dans une maison close de Montpellier.

Et, comme à Marseille, se poursuivait pour elle la vie sans air et sans lumière de ce

bétail d'amour, traînant ses longues journées du salon à la chambre.

Elle connut alors Maury. Ce fut une sorte de révélation. Un éclat de soleil dans sa vie. Avec lui, elle se prit à rêver, à aimer. Cette amitié sincère du jeune homme lui semblait une sorte de purification.

Maury, l'amant de cœur, romantique adolescent, pour qui « relever une femme tombée » paraissait un idéal chevaleresque, se passionna pour cette belle fille de dix-neuf ans qui lui offrait le charme de sa blondeur et l'éclat de son large sourire...

Puis, un soir, qui semblait devoir être joyeux comme tous les autres soirs, un drame atroce, incompréhensible...

Les deux amants ne sont plus que deux cadavres, vidés de leur sang...

■ ■ ■

... Un étudiant secoua sa pipe à petits coups secs.

Il y avait des heures et des heures, dans ce coin de brasserie, que l'on parlait de cet événement sanglant qui avait jeté l'émotion dans le peuple insouciant des étudiants.

— Mon avis, le voici, dit-il. Nous ignorons ce qui s'est passé entre Betty et Maury. A-t-il voulu rompre ? Betty l'a-t-elle tué et s'est-elle fait justice ensuite ?... Je penche, pour ma part, vers cette hypothèse d'un crime suivi d'un suicide...

Mais les autres hochaient la tête. La vérité était peut-être plus compliquée que cela...

■ ■ ■

Ce n'était pas seulement de l'émotion qui régnait parmi les étudiants, mais aussi de l'effroi. Sous cape, plus d'un confiait aux autres qu'il croyait détenir la clé du mystère.

Maury et sa maîtresse avaient été assassinés. Par qui ?...

Il arrive, certains soirs, de Marseille, quelques hommes, à l'élégance douteuse, aux mains chargées de bagues, à la voix haute. Ce sont les maîtres du cheptel humain qui mène dans les rues chaudes de la ville son existence recluse. Ils viennent toucher leurs commissions, inspecter les « régulières » et parfois même les corriger d'avoir trop bavardé avec certains messieurs de la police ou de ne pas être assez « gagueuses ».

L'amour passionné que Betty portait à Maury ne devait pas leur plaire. Ce grand naïf d'étudiant n'allait-il pas leur enlever cette jolie fille qu'ils avaient « affranchie » ? Ne parlait-elle pas de fuir avec son amant, de se refaire avec lui une existence nouvelle, loin du bruit cascadeur des pianos mécaniques et des bouchons de champagne, loin des chambres d'amour. Seulement avec lui seul. Une existence d'honnête bourgeoise, parmi des enfants qui ne sauraient jamais le passé de leur mère ?...

Il fallait se débarrasser à tout prix de ce gamin gênant. Des lettres de menaces lui seront écrites. Il n'en tiendra aucun compte. Il faudra agir ; mais comme, à son tour, Betty pourrait parler, révéler le nom du meurtrier de son amant, il faudra l'abattre. On ne se moque pas impunément des gars du « milieu » et ceux-ci ont de terribles vengeances...

■ ■ ■

Crime, suivi du suicide du meurtrier, avait déclaré l'instruction en refermant le dossier de l'affaire et en le déposant sur la pile poussiéreuse des affaires mortes.

Double crime dont il faut rechercher le coupable, s'écria, avec une fougueuse conviction, M. Martre, jeune avocat montpelliérain qui, avec l'aide de M. Foulhé, fit rebondir l'affaire.

L'EUIF C'EST SANGlant

A la Faculté de Médecine (ci-contre) et autour de « l'Euif » (ci-dessus), on ne parle que de ce drame.

Par un matin frileux, dans le cimetière de Puichery où Maury dormait son dernier sommeil, on arracha son corps au repos de la tombe pour en faire l'autopsie. Crime, dit le médecin légiste après avoir regardé le cadavre.

Le commissaire Dome, de la brigade mobile de Marseille, se lança sur une piste : une auto qui stationnait devant la maison s'est enfuie après les coups de feu. Dans les lettres de la jeune fille, on a retrouvé des missives d'un chauffeur de taxi de Marseille, la menaçant. C'est lui le coupable...

Mais la mère de Betty vient témoigner. Le chauffeur est un homme charmant, incapable d'un crime, et qui, par ailleurs, fournit un alibi...

Sait-elle quelque chose, cette mère éplorée ? Sacrifie-t-elle son désir de vengeance pour ne pas manquer à la loi de ce « milieu » tyrannique auquel elle appartient ?

L'enquête se poursuit. Les étudiants de Montpellier demandent, des parents éplorés exigent que le mystère qui entoure la mort de Maury soit enfin dissipé.

Avec l'arrestation du coupable cessera ce malaise qui force les étudiants à déserrer leur brasseries sitôt qu'ils voient entrer des « hommes » venus de Marseille, et dont l'élégance trop voyante révèle le sinistre métier.

Jacques
d'OLONNE.

Betty-la-blonde était une jolie fille de dix-neuf ans, intelligente et gracieuse.

A l'Université, camarades et professeurs tenaient Maury (en bas, à droite) en haute estime.

Betty « travaillait » dans une maison de plaisir à l'apparence calme et bourgeoise.





« Je n'aurais pas voulu influencer sa conscience... J'estimais toutefois excessifs les scrupules de mon ancien camarade de régiment, retrouvé au hasard d'une visite dans un coin de quartier, à Perray-Vaucluse. En raisonnant son obsession, mon ami Plantier s'en rendait maître, mais, à vouloir être gardé contre lui-même, ne se livrait-il pas à une nouvelle forme de suggestion : la peur d'être libre ? »

« Depuis mes premières visites, j'avais eu avec l'interné volontaire de nombreuses conversations. Je dois, au moment de clore cette enquête, le remercier d'y avoir modestement et utilement collaboré. »

« A chacune de mes rencontres, nous avions beaucoup parlé des autres, et fort peu de lui. Lors de ma dernière visite à Vaucluse, je lui demandai : »

« Et vous... ? »

« Il m'avoua, comme à regret — le drôle d'homme ! — que depuis près d'un mois il n'avait plus éprouvé d'hallucination auditive. Bien mieux, il avait pu avoir deux ou trois borborygmes sans être tenté d'en interpréter les sons. »

« J'accueillis donc, avec un affectueux plaisir, sa décision de demander enfin sa sortie de l'asile. »

« Le dimanche suivant, il sonna à ma porte. Je le vis, pour la première fois, avec ses vêtements civils. Il quittait Paris le soir même pour son Midi natal : un petit village des Cévennes, L'Estrechure. »

« J'aurais voulu l'embrasser... C'est un Méridional froid, très peu expansif. Je me contentai d'une poignée de mains. »

« Il y a combien de jours de cela ?... Combien de semaines ? Au moins deux mois. Je m'étais étonné de n'avoir pas de lettre. Mais L'Estrechure est bien loin, bien perdu, bien petit : entre Saint-Jean-du-Gard et Saint-Roman de Tousques, le facteur doit pousser à pied sa bicyclette sur la poussiéreuse route qui monte, monte, s'enfoncé sous des tunnels et suit en serpentant la rive du Gardon, torrentiel en hiver, desséché à la chaude saison... Les journaux ni les événements de la vie n'atteignent L'Estrechure, et L'Estrechure le leur rend bien... »

« Enfin, je reconnus ce matin, dans mon courrier, l'écriture de Plantier ! Je n'avais pas arrêté mon attention sur le timbre du bureau postal d'origine, et je fus stupéfait, en dépliant la lettre, de lire l'entête de Villejuif. »

« Oui, C'était bien daté de Villejuif... L'incorrigible garçon n'avait dû faire qu'une courte expérience de la vie libre, il avait eu peur, le vertige l'avait saisi dès qu'il ne s'était plus senti protégé par le garde-fou !... Alors, épouvanté de lui-même, il avait dû revenir en hâte à Paris réclamer le droit d'asile... »

« Pour changer d'asile, de Perray-Vaucluse à Villejuif, dans le même département de la Seine, l'étrange obsédé avait fait un petit détour par les Cévennes !... »

« A la suite de quels événements, de quels débats de conscience et d'inconscience, cette lettre allait me l'apprendre : »

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 215.

Dans plusieurs des ateliers de Villejuif, on aperçoit de dangereux outils rangés en panoplie contre le mur du fond, à portée de la main des déments.



« Asile de Villejuif, « Le 15 février 1933. »

« Cher monsieur Roubaud, »

« Vous avez certainement appris ce qui s'est passé, si loin de vous, dans ma campagne natale que j'avais été tout heureux de retrouver. Le docteur Courtois vous a tenu au courant puisqu'il a été informé tout de suite. Je vous écris aujourd'hui, sur un coin de table, dans la triste salle de récréation du plus triste pavillon de Villejuif. Autour de moi vont et viennent des hommes égarés. L'un d'eux, qui fait les cent pas, nu-pieds, derrière mon dos, a déjà, me dit-on, attaqué et blessé plusieurs fois l'un ou l'autre de ses compagnons, au hasard de son humeur. J'arrête ma plume sur le papier chaque fois qu'il se penche, par-dessus mon épaule, pour regarder ce que je vous écris... »

« Je vous écris d'avoir pitié de moi, parce que maintenant c'est bien fini. Mais il faut que je vous rapporte les choses dans leur ordre... »

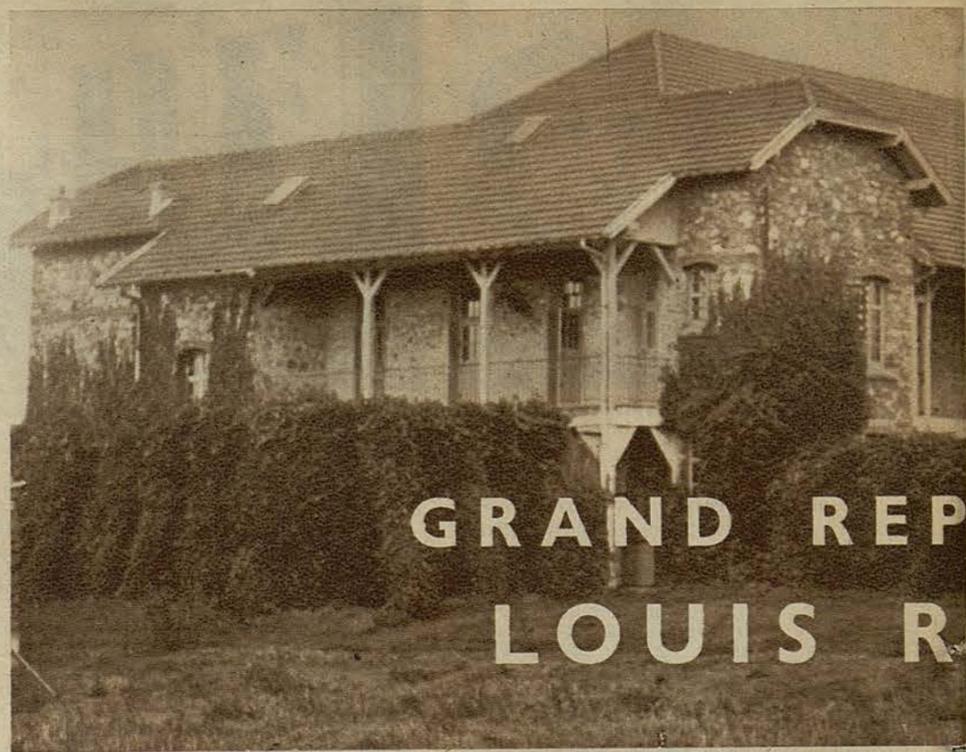
« C'est au début de décembre que mon oncle m'a adressé une lettre plus pressante... Je pouvais venir habiter, avec lui, la maisonnette qui serait la mienne après sa mort. En attendant d'être en état de gagner ma vie, je pourrais vivre sur sa petite retraite, et l'on me donnerait cent cinquante francs par mois pour assurer le secrétariat de la Mairie. A ce moment c'est l'amour de ma région, mes montagnes, mes châtaigniers qui m'ont décidé »

DÉMONS ET

« Toutefois, ma longue résistance à l'appel du vieux parent avait une sérieuse raison ! Celui dont je ne peux écrire le nom sans trembler, mon ennemi, M. le pasteur Bruner, s'était retiré à quarante kilomètres de L'Estrechure, dans la petite ville d'Anduze, où il exerçait son sacerdoce... Je me suis cru assez fort... car je savais bien qu'il me faudrait lutter contre cette présence si proche. »

« En évoquant le visage, la silhouette de l'ancien directeur de la Maison Chrétienne, une haine amère me montait aux lèvres. Mes cinq années d'asile s'ajoutaient à mes griefs contre l'homme que je tenais pour responsable de mon malheur. Je revivais mes humiliations à l'Ecole des Missions, lorsque mes camarades s'interrompaient de parler devant moi, l'incident du café suspect offert par mon voisin de chambre, mes nausées, la sueur glacée sur mon front, l'horrible doute et la tragique certitude : « Ils veulent se défier de moi ! ». La « mie de pain » jetée, par le jeune Riquet, dans mon assiette, et la parole de Mme Bruner : « Vous êtes un cœur retranché ». »

« Certes, ils m'avaient dé-



« testé, ces êtres, pour mon indépendance et ma clarté. J'avais osé les juger dans leurs sentiments et leurs méthodes, découvrir leur hypocrisie, j'étais devenu celui qu'il fallait détruire... Et ils m'avaient détruit. »

« J'imagine la joie diabolique du misérable, le jour où il m'assurait, dans l'antichambre du commissaire, une heure avant mon internement : « Mon enfant... personne ne songe à vous mettre à la rue. » Leur triomphe devait dépasser leur espérance, puisqu'ils avaient fait de moi plus qu'un mort... un fou ! »

« Dans la minuscule villa, mon oncle avait voulu me céder sa chambre qu'il avait fait repeindre à la chaux bleue. J'avais une table de travail, quelques rayons de bois blanc pour y installer mes livres... Au diable la théologie ! J'avais acheté, pendant mon séjour à Vaucluse, des ouvrages de chimie, d'histoire naturelle ; je m'étais inspiré de la bibliothèque scientifique de M. Courtois. Le bon docteur ne revenait jamais de Paris sans m'apporter un bouquin... »

« Bien qu'il m'eût déconseillé d'écrire mes mémoires, ainsi que vous me l'aviez demandé, je commençai tout de suite ce travail. Je comptais vous soumettre les premiers chapitres... Vous m'aviez promis de présenter le manuscrit, si vous l'en jugiez digne, à l'éditeur Gallimard. Ainsi, je revécus, dès les premières pages, mes jours et mes nuits aux « Missions »... »

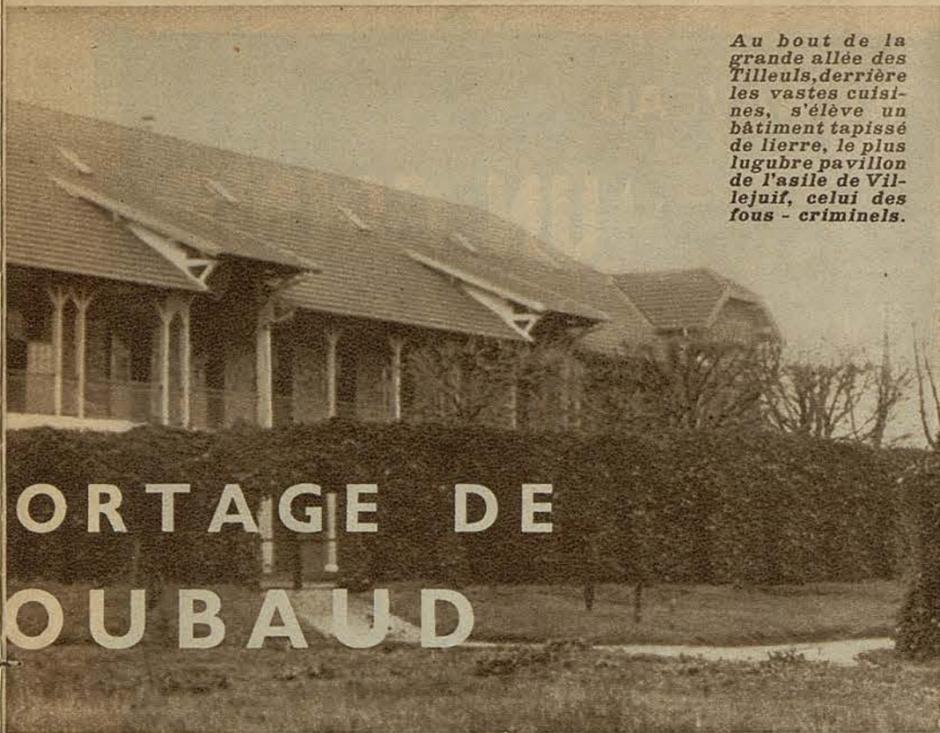
« Ainsi je me retrouvai dans le temps et le lieu de mon ancien ennemi. »

« Trois fois par semaine, le petit autocar de Saint-Jean-du-Gard à Florac s'arrêtait à deux pas de ma fenêtre, et j'y pouvais lire le nom d'une station intermédiaire : Anduze !... »

Plantier redoutait son nouveau compagnon de martyre (ci-contre).

L'obsédé ne pouvait songer sans frémir à la Maison des Missions (ci-dessous), où il rencontra celui par qui il se crut brimé.





Au bout de la grande allée des Tilleuls, derrière les vastes cuisines, s'élève un bâtiment tapissé de lierre, le plus lugubre pavillon de l'asile de Villejuif, celui des fous - criminels.

REPORTAGE DE ROUBAUD

DÉMENTIS

« bien décidé à ne pas mettre les pieds sur ces pavés... »

« Ne valait-il pas mieux, au contraire, toucher cette terre ? Avais-je donc une telle peur de moi ? N'étais-je plus le maître de mes mouvements ?... Si je n'osais pas descendre, c'est que mon démon était là, dans mon cerveau et dans mon ventre, et me possédait. »

« Alors, si je ne descends pas, je reconnaissais, je me prouve à moi-même que je suis fou !... »

« Ah ! je fus bien fou d'être descendu !... La voiture est repartie sans moi ; je suis resté seul sur la place, puis j'ai commandé un grog au café de l'hôtel... J'ai voulu lire un journal. Je suis ressorti. J'ai aperçu le temple, la maison. J'ai tourné dans une petite rue qui m'éloignait du seuil aimanté et qui m'a reconduit sur la place : j'ai aperçu la devanture de l'armurier. »

« A partir de cet instant, je perds une partie de mes souvenirs. Lorsque je suis entré chez M. Bost pour marchander le revolver, j'ai éprouvé une grande joie... la joie de m'être décidé. Je me suis aperçu que, depuis cinq ans, j'avais vécu sans respirer. Lorsque j'ai eu pris ma résolution, j'ai senti enfin le bonheur de la vie, du souffle humain dans mes poumons... Enfin, j'allais tuer Bruner !... Il allait mourir de moi, il me verrait, il saurait qui l'assassine et pourquoi je le tue. »

« Me ferais-je justice après ?... Oui, sans doute... Mais c'était une question secondaire... La minute que j'allais connaître valait bien le sacrifice de ma vie. »

« Je préférerais le revolver à barillet, le fonctionnement m'en était familier. Je l'essayai avec des douilles vides. Je pris le plus grand soin de retirer le cran d'arrêt... Je jetai au ruisseau la petite gaine d'étoffe qui m'avait été fournie avec l'arme et je plaçai l'arme dans ma poche droite, sans la lâcher, le doigt sur la détente. »

« Avec le marteau de bronze, j'ai frappé à la porte, de la main gauche ; une servante est venue m'ouvrir et s'est inclinée en souriant. »

Sur la route qui grimpe vers Anduze, le facteur pousse à pied sa bicyclette.



« — Oui, Monsieur le pasteur vous attend ! »

« Quel heureux qui-pro-quo ! »

« — Vous m'attendiez ?... »

« Sans doute, mon visage, mes yeux, ma main droite dans ma poche lui révélèrent brusquement le péril... »

« Il dit, simplement : »

« — C'est vous ! et appela : Mathilde !... »

« Mathilde !... »

« Je répondis : « C'est moi », et je déchargeai six fois mon arme. »

« Je crois que l'affaire a été étouffée dans les journaux de Paris. La presse locale elle-même s'en est occupée avec discrétion, pendant mon séjour à la Maison d'arrêt de Nîmes, avant et après le non-lieu. »

« J'ai été transféré à Villejuif, au quartier des fous-criminels. »

« Là, l'incessante surveillance dont j'ai d'abord été l'objet a pu empêcher mon suicide... Mais je n'ai plus, aujourd'hui, l'intention de mourir... Dès mon arrivée au quartier, j'ai eu entre les mains de quoi me tuer... Je veux vivre. La vie misérable qui s'offre à moi en vaut encore la peine. Je n'ai pas fini de savourer ma délivrance... »

« Je vous écrivais, tout à l'heure, d'avoir pitié de moi ; mais j'avais tort, je ne mérite pas votre pitié, et je n'en ai pas besoin... Mon nouveau malheur est moins grand que l'ancien... Entre l'obsession et le crime, il m'a fallu opter... »

« Je suis guéri. »

La lettre de Plantier continue sur de nombreuses pages... Mes yeux lisent encore des lignes, des lignes que mon esprit n'enregistre plus...

■ ■ ■

Plantier, n° 184, est employé à la chaussonnerie, dans le pavillon des aliénés difficiles, à l'Asile de Villejuif. C'est à gauche, au bout de la grande allée des Tilleuls, derrière les vastes cuisines, un bâtiment entouré d'une cour grillagée, tapissée de lierre.

Chaque interné travaille, ici ; même les plus maladroits et les plus stupides.



Mon pauvre ami avait raison de prévoir qu'il y serait moins bien logé qu'à Perray-Vaucluse... Petits dortoirs aux lits robustes cimentés dans le sol. Ateliers individuels de chaussonnerie, avec le métier à tresser, la machine à estamper et les dangereux outils rangés en panoplies contre le mur.

Dans la salle commune, ouverte sur la cour, mon ami écrit ses mémoires aux heures de récréation... Il m'a demandé la faveur de le faire admettre à l'atelier de reliure où l'on travaille en commun... car chacun travaille, ici, même les plus stupides, à qui l'on confie un sac de haricots mélangés, et qui doivent séparer les blancs des rouges pendant des heures, des jours, des années...

Chacun de ces ouvriers a commis au moins un meurtre... Il n'y a ici que des homicides, et l'on a réalisé ce miracle de leur confier des armes d'acier, l'alène, la griffe, les pinces, le marteau, l'astic, le tranchet...

C'est la maison du travail et l'atelier du silence... Aucune voix, aucune injure, aucun chant...

Je vais d'une chambre à l'autre, et chacun me montre son ouvrage : des chaussons, des chaussons, des chaussons... Les plus actifs sortent d'un casier les bons de pécule où la somme des pièces produites de leurs mains se traduit en sous ou en francs échangeables à la cantine.

— Monsieur l'inspecteur, ça ne me sert à rien d'économiser mes bons ! Je manque d'être tué tous les matins. J'y passerai un

jour ou l'autre. Je vous demande donc une faveur.

— Vous demandez à sortir d'ici ?

L'ouvrier haussa les épaules.

— Oh, non ! Je demande un bon repas avant de claquer !

— Vous avez fait votre menu pour aujourd'hui ? intervint le docteur.

— Voilà !

Et nous lisons sur un carton :

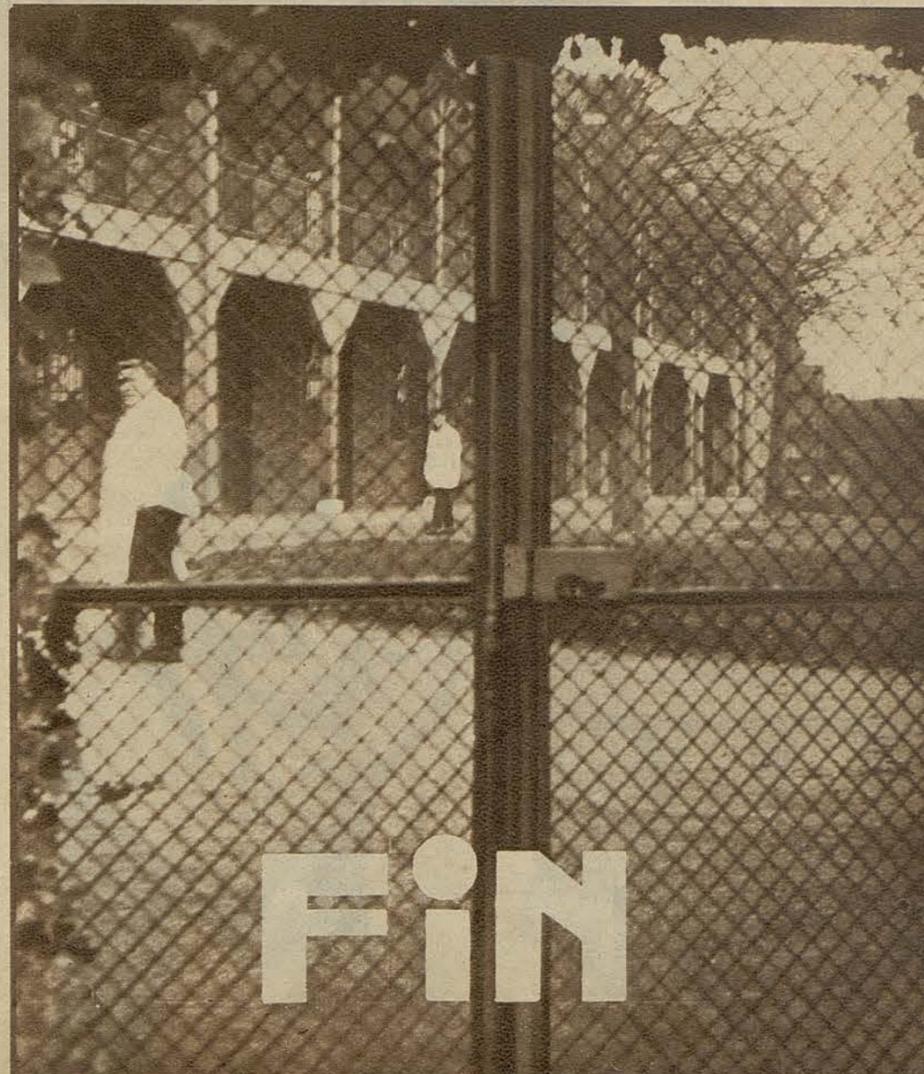
Bouillon gras
Châteaubriant aux pommes
1/4 camembert
1/2 Bordeaux

C'est le voisin de Plantier. Plantier s'est levé à notre arrivée ; il faisait marcher la machine à canneler dont il a appris assez vite le maniement. Il n'a pas osé me tendre la main, comme à Vacluse... Sans doute parce qu'il se juge, aujourd'hui... Son démon s'est enfui avec sa démence. Le crime, qui l'a exorcisé, lui a laissé sur cette main une tache de sang.

Louis ROUBAUD.

Marius LARIQUE.

Derrière cette grille qui cerne le pavillon des aliénés difficiles, Plantier demeurera à jamais reclus, bien que, sitôt qu'il eut commis son crime, son démon se soit enfui.



FIN

Faits Divers

Le rendez-vous avec la mort

Bordeaux (de notre correspondant particulier).

Un soir de printemps — il y a dix ans de cela — M. Marcel Palanque rencontra, à la sortie des grands magasins du Cours de l'Intendance — le cœur de Bordeaux — une belle jeune fille aux yeux doux.

Il fut tout de suite conquis. — J'ai eu le coup de foudre, devait-il déclarer plus tard à un de ses amis. C'est folie ! Nous avons plus de vingt ans de différence d'âge...

Mais le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas.

La jeune fille, Germaine Sudry, fut flattée des éloges de ce Monsieur élégant, à la parole enveloppante, si différent des « calicots » gouailleurs et brusques qu'elle fréquentait. Et il acheva sa conquête en lui offrant un bijou de prix.

Depuis lors, ils se revirent chaque jour.

Marcel Palanque était employé dans une importante bijouterie du centre de la ville. Il était marié et père de quatre bambins.

Germaine, si elle l'ignorait au moment où elle fit connaissance du joaillier, l'apprit quelques semaines plus tard. Elle voulut rompre, mais elle ne put pas. Son cœur était trop fortement engagé.

Pendant de longs mois, Marcel Palanque vécut entre son ménage et sa maîtresse qu'il avait richement installée dans un petit pavillon discret de la rue de la Benatte.

Il paraissait d'humeur égale, d'excellent caractère. Aussi Germaine fut-elle surprise de la violente scène de jalousie qui éclata, un soir, entre elle et son amant.

Très élégante, très active, Germaine venait d'obtenir un emploi de « première » dans une grande maison de fourrures et de mode du Cours de l'Intendance... Une première n'est-elle pas le point de mire des messieurs qui viennent accompagner leurs femmes aux jours de présentation des modèles ? Alors !...

Palanque se mit à craindre qu'on ne lui enlevât celle qu'il aimait plus que tout au monde.

Ce fut ce qui arriva. C'est au théâtre que la maîtresse du joaillier rencontra pour la première fois ce jeune musicien de talent, avec qui, en secret, elle ébaucha des projets d'avenir.

Sa liaison avec Marcel Palanque dont, d'ailleurs, la situation périlait, commençait à lui peser. Elle résolut de rompre. Un jour, elle lui déclara qu'elle aimait ailleurs et fit

Très élégante, très active, Germaine Sudry (ci-contre) venait d'obtenir un emploi de « première » dans un grand magasin de fourrures et de mode (ci-dessous)



Marcel Palanque était un des principaux employés d'une bijouterie renommée du Cours de l'Intendance.



Palanque était marié et père de quatre enfants.

envisager à son vieil amant ses fiançailles prochaines.

Marcel Palanque encaissa le coup sans broncher. Mais on le vit depuis lors errer tristement, les cheveux blanchis soudain, la mine défaite.

— Je perds tout, disait-il, mon amour et ma fortune. Quelle tristesse !



Il l'avait installée dans un pavillon, rue Benatte.

C'est jeudi ! Il est près de deux heures de l'après-midi. Des écoliers en vacances jouent dans la rue de la Benatte, paisible comme une rue de petite ville méridionale. Le soleil, un soleil printanier, éclaire les vitres et incite à la promenade.

— Il fait bon vivre. — Germaine, j'irai t'accompagner à ton magasin, n'est-ce pas ?

— Mais oui... La jeune femme a répondu d'un air lassé. Cette attitude humiliée de son amant la crispe.

Tout est pourtant paisible autour d'eux. Ils viennent de déguster dans le petit salon l'excellent moka que la propriétaire leur a servi.

— C'est l'heure !... dit Germaine en se levant : je vais m'habiller.

Et elle se dirige de son pas souple vers la chambre.

— Oui, c'est l'heure, répond, sur un ton singulier, Marcel en la suivant.

La porte s'est refermée. La propriétaire, restée seule dans le petit salon, s'affaire à desservir la table.

Soudain, deux détonations claquent. La femme, affolée, se précipite vers la chambre. Deux corps gisent à terre...

Dans les poches de Marcel Palanque, on a retrouvé plusieurs lettres. L'une était adressée au commissaire de police. Il l'a lue. Depuis le jour où Germaine avait déclaré à son amant qu'elle ne pouvait plus supporter le joug de son amour, il avait résolu d'en finir ainsi...

Une autre lettre était adressée à Mme Palanque. Machinalement, le magistrat la retournait entre ses mains.

En la palpant, ses doigts avaient découvert son contenu : une alliance !...

L. P.



P. L. NAVEAU

UN CRIME À S' SOLAIRE

9 FR.



EDITIONS DES CAHIERS LIBRES

DEMANDEZ



4 fr.

GRACIEUSEMENT !

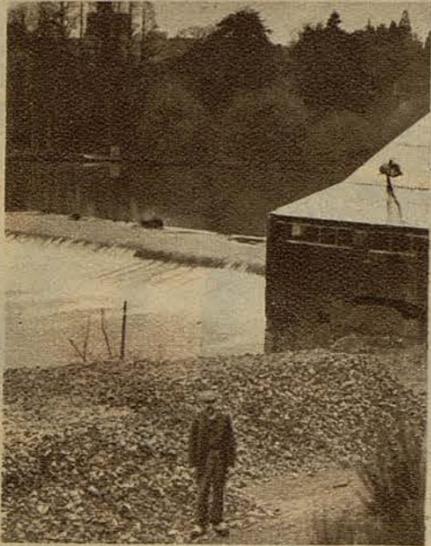
Il sera envoyé sur demande un magnifique exemplaire de PARIS-MAGAZINE contenant 100 photographies et hors texte en couleurs. Profitez de cette offre unique !

- L'ivresse blanche par Odile D. Cambier
- Alice Cocéa par Paul Reboux
- Le suicide de Berthe d'Arson par Etienne Gril
- L'amour chez les jeunes par Jacques de Brussey
- Le nu chez les artistes par Titayna
- L'amour à travers les livres par Léon Treich

100

Magnifiques et Curieuses Photographies et 2 hors-texte

LA FIN DE LA TRICARDE



Les cris affreux de la moribonde dominaient le grondement du barrage.

Nantes (de notre correspondant particulier).

Le vieux Coindet sursauta soudain sur sa paillasse :
— Martin, Martin... tu entends ?...

Et le vieux carrier secouait son compagnon étendu auprès de lui. Il se passait quelque chose d'étrange autour de la roulotte des deux carriers, dont la silhouette cocasse — avec son caisson délavé par la pluie, percé de tuyaux de tôle, monté sur des roues immenses — se terrait au creux de la carrière, à l'abri des falaises abruptes et des tas de cailloux.

Il se passait quelque chose d'étrange en vérité. On avait l'habitude, dans ce coin paisible du village du Chêne, de passer des nuits calmes et sans incidents, s'écoulant au rythme monotone de la Sèvre glissant sur le barrage de Vertou.

— Martin, Martin, tu entends ?...

On frappait à la porte de la roulotte. Une voix suppliait :

— Ouvrez-moi !... Pour l'amour du ciel, ouvrez-moi...

— Allume la lampe, je vas voir ce qui se passe.

Tandis que Coindet, faisant craquer une allumette, enflammait la mèche de la lampe, Martin poussa le verrou et ouvrit la porte.

— Tiens ! c'est toi, la Tricarde, que se passe-t-il ?

Serrée dans un fichu sale, la figure zébrée de marques rouges, la Tricarde entra vivement, rabattit le battant derrière elle et demeura adossée à la porte :

— Albert est fou furieux. Il voulait me défendre d'aller voir les deux gosses que j'ai en pension à la campagne. Ils ne sont

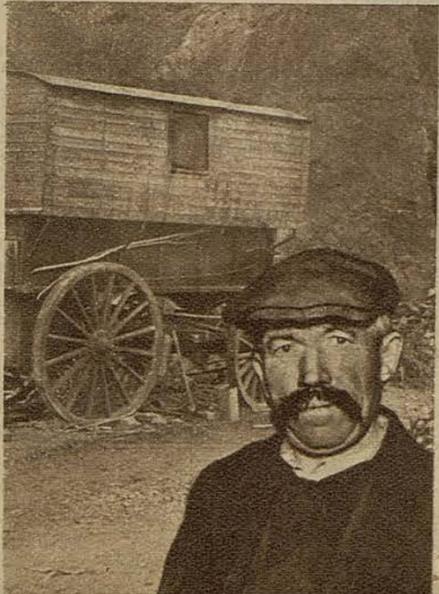
pas de lui, c'est vrai, mais quand même... je lui ai dit que j'irai malgré lui, qu'il ne pouvait pas m'interdire ça. Alors il s'est mis en colère. D'un coup de pied, il a brisé la soupière où j'apportais la soupe chaude puis il s'est jeté sur le mobilier ; il a mis en morceaux une chaise... J'ai pris peur, je me suis sauvée...

Soudain, la femme pâlit. On entendait dehors des bruits de pas, faisant crouler les tas de pierres. Un coup de poing ébranla la porte :

— C'est lui, murmura d'une voix éteinte la Tricarde en se reculant vers le fond de la voiture.

— Ouvrez, nom de Dieu ! ou j'enfonce la porte.

Coindet et Martin connaissaient Albert Chauvel. Ils savaient la brutalité de ce grand gars de vingt-sept ans, au visage bestial, au poil roux, aux poings énormes habitués à brandir la masse. Rien ne servirait de lui résister. Il valait mieux essayer de le prendre par la douceur, de l'apaiser, de le renvoyer, calmé, se recoucher avec sa femme.



Tremblant de peur, Coindet (ci-dessus) resta caché dans la roulotte. — Ci-dessous : la foule pendant la reconstitution du crime



Il souffla la lampe. La nuit habita de nouveau la voiture. Et, serrés l'un contre l'autre, en silence, les deux carriers attendirent dans l'obscurité que prit fin le drame.

Tant de bruit n'avait pas été sans réveiller les gens du voisinage. Mais nul n'osait sortir, craignant de voir la fureur de Chauvel se retourner contre lui.

Dans une baraque voisine, Mme Lafond, la femme d'un ouvrier soudeur, s'est levée. Les cris, les injures ont réveillé ses deux enfants. Apeurés, les petits se mettent à pleurer. Il est dix heures moins vingt. Elle les berce alors pour qu'ils se rendorment en toute tranquillité. Avec une angoisse impatiente, elle fixe le cadran du réveil. Les minutes passent les unes après les autres. Il est maintenant presque onze heures. La bataille dure toujours.

— Il va tuer Adèle, murmura Mme Lafond.

Adèle Roux — celle qu'on appelait la Tricarde — est une femme d'une quarantaine d'années. On ne l'aime guère dans le village du Chêne, car on connaît trop son passé. Elle a été plus d'une douzaine de fois condamnée pour coups et blessures, pour vols, pour entourage. A sa dernière comparution, le tribunal l'a gratifiée de l'interdiction de séjour. C'est pourquoi elle est venue au Chêne...

— Ça fait rien, murmure Mme Lafond, c'est pas des raisons pour torturer une femme de la sorte. Il n'a qu'à ne pas rester avec elle...



A coups de pied, Chauvel renversa la soupière et brisa tout le mobilier.

Martin ouvrit la porte. Comme un forcené, l'homme entra dans la baraque et, sans écouter les paroles des deux carriers, empoigna sa femme à la gorge. Elle eut un cri étranglé. Les deux mains énormes de Chauvel la secouaient comme on secoue un arbre.

Puis, d'un coup de pied, il l'envoya buter contre la porte. Le corps s'affala sur le plancher ; Chauvel la ramassa du bout de son soulier, comme une loque, et de nouveau l'envoya rouler à l'extérieur sur un tas de cailloux.

Se retournant vers les deux hommes, médusés par cet accès de violence, il leur dit sur un ton menaçant :

— Quant à vous, mêlez-vous de vos affaires, sinon...

Il sortit en faisant claquer la porte derrière lui. Alors ce fut atroce. On entendait, malgré la porte fermée, malgré le bruit de l'eau passant le barrage de pierres, les hurlements de l'homme en fureur, le bruit sourd des coups dont il frappait sa victime, les râles de la Tricarde.

— Martin... Martin... il va la tuer !...

— T'en mêle pas, Coindet, que j'te dis. C'est des choses qui les regardent ; laisse-les s'arranger...

Mais, dehors, dans la nuit, Chauvel s'acharne toujours sur sa victime. Etendue sur le tas de pierres, elle n'est plus maintenant qu'un tas de chairs sanglantes. La brute a lacéré ses vêtements et, sur le corps mis à nu, il s'est remis à frapper à coups de pieds et à coups de poings.

Le corps reste inerte, à présent. Le sang coule de toutes parts. L'homme, en sueur, frappe toujours.

Un pas rapide sur le chemin qui vient du pont de la Sèvre. C'est M. Lafond qui, revenant de Vertou, se hâte de rejoindre sa femme et ses enfants.

Lui aussi a entendu les cris de Chauvel. Il presse le pas, s'approche du forcené. D'un coup de poing, il l'envoie à terre.

C'est soudain le grand silence de la nuit que ne trouble même pas le bruit de l'eau sur le barrage auquel l'oreille est trop accoutumée, mais qui permet d'entendre le râle précipité, affreux, de la moribonde, gisant au pied du tas de cailloux et que vient couvrir soudain le sinistre hurlement à la mort du chien d'un chantier voisin.

— Allez, ouste, à la gendarmerie, viens avec moi, ordonne M. Lafond qui, seul avec la mourante et le meurtrier, dans la carrière sinistre, ne sachant trop ce qu'il doit faire tout d'abord : emmener le misérable ou secourir la blessée, se décide pour la première solution.

Mais, arrivé au pont de la Sèvre, Albert Chauvel se dégage soudain :

— Je n'irai pas plus loin ; allez à la gendarmerie si vous voulez, moi je rentre à la maison, je vais me coucher.

C'est dans son lit en effet que le cueillent, une demi-heure plus tard, les gendarmes de Vertou. Il s'habille rapidement et suit avec docilité le chef de brigade vers la carrière ; la malheureuse Adèle Roux git toujours complètement nue sur le tas de pierres, affreusement blessée :

— On dirait qu'on lui a trempé la tête dans un seau de sang, observe le chef Jouteau.

Aux voix des gendarmes, Coindet et Martin sortent enfin de leur roulotte :

— Ah ! si j'avais eu une masse, je l'aurais tué, le misérable, dit Pierre Coindet, tout en se tenant d'ailleurs à distance fort respectueuse de Chauvel enchaîné.

C'est dans une brouette qu'on transporte jusque chez elle la moribonde ; sur le sol caillouteux, la brouette saute, et la tête sanglante retombe à chaque fois, plus lasse, comme si le cou était brisé.

— Mignon, murmure Chauvel qu'entraînent les gendarmes, Mignon, tu m'entends. Cette fois c'est fini, jamais je ne retournerai avec toi... tu m'entends, Mignon, jamais...

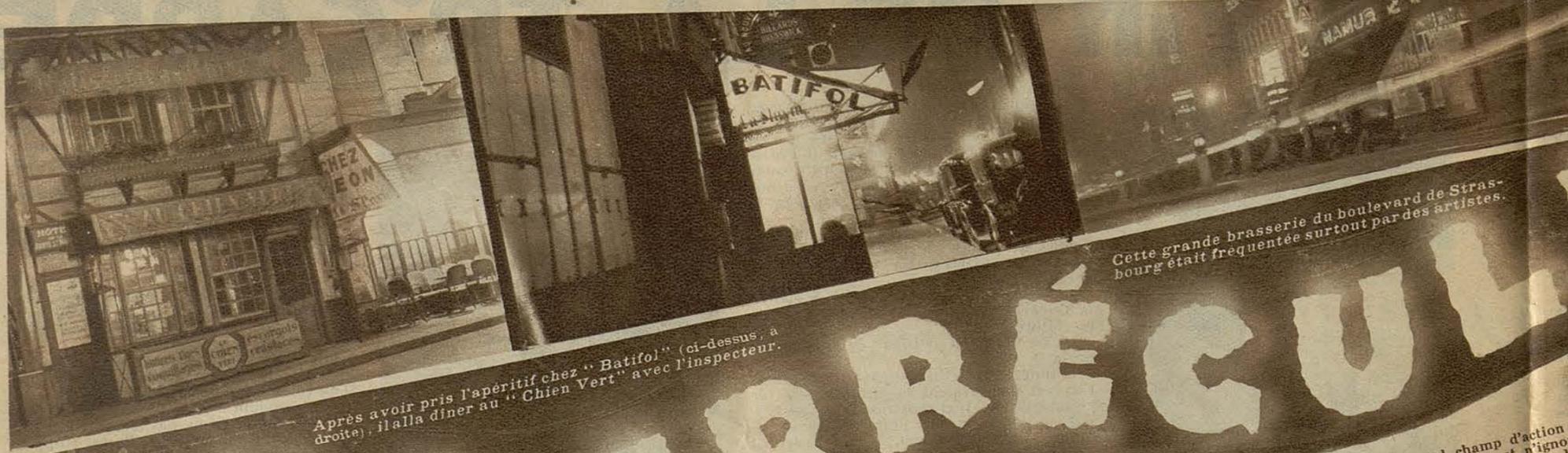
Mais Mignon, Adèle Roux — la Tricarde —, ne répond pas. Elle n'appartient plus au monde où les mots toujours et jamais ont un sens. Jacques MAUFRA.



Albert Chauvel, ce grand gars au visage bestial, aux pattes rudés s'acharna sur sa victime.



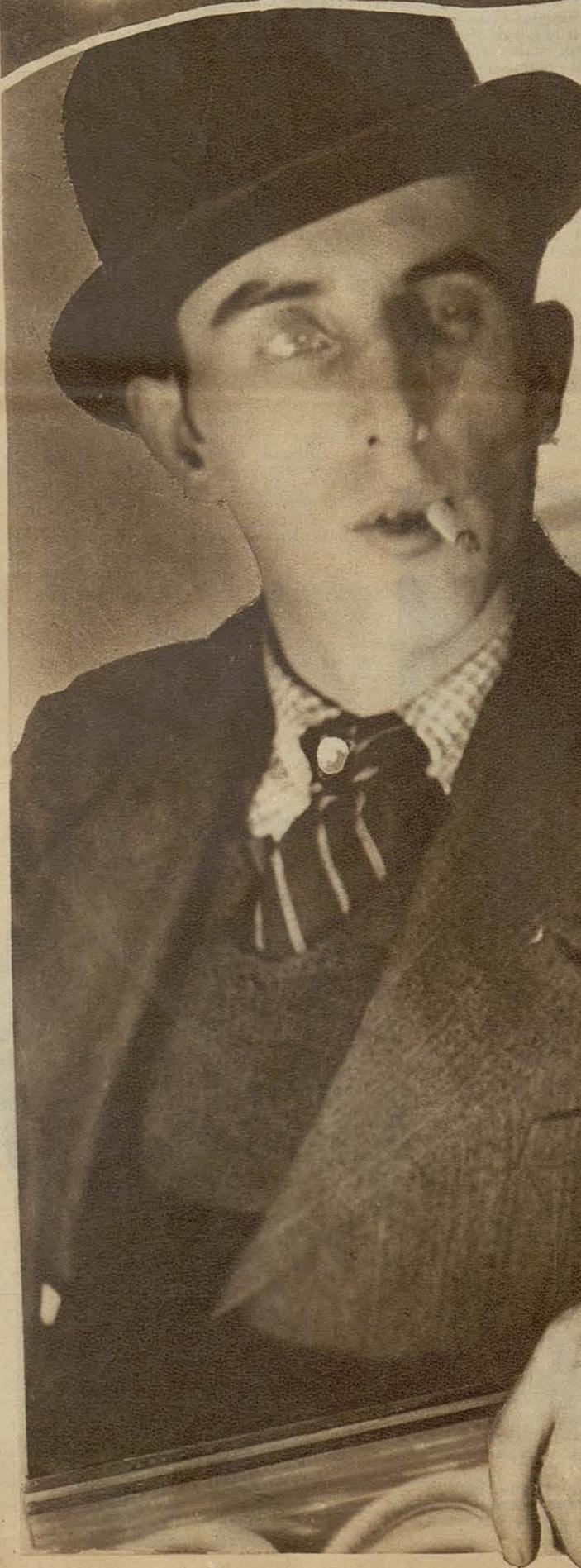
Adèle Roux, (ci-dessus), celle que, au village du Chêne, on appelait la Tricarde, n'était guère aimée dans la région.



Cette grande brasserie du boulevard de Strasbourg était fréquentée surtout par des artistes.

LES IRRÉCULABLES

II^o - CEUX QUI LES GUETTENT



Le souvenir de Dora me hantait. J'essayais de la situer dans le milieu de comédiens errants, ce que je me représentais si pittoresques et si séduisants, puis, comme de Wilhelm Meister, à certains personnages de Colette, ils ont inspiré tant de chefs-d'œuvre. Et, tout, je désirais apercevoir le visage de l'ambitieuse qui voulait bien tirer dans les luxuriantes, mais parfois bien périlleuses contrées qu'éclairait la Croix du Sud. Le soir même, je me rendis chez B... C'est, à deux pas de la Porte Saint-Martin, un café-tabac, assez grand, séparé par des cloisons en trois parties distinctes, dont une comporte des billards. Il y a de plus, au premier, une salle qui, souvent, sert à des répétitions de troupes ambulantes.

Mais la clientèle vaut le spectacle. C'est un va-et-vient incessant de gens qui entrent, sortent, se cherchent, s'aperçoivent, s'interpellent, se serrent la main, se tapent sur l'épaule, bavardent, rient, puis se réfugient dans les coins pour de mystérieux apartés. Au fond, de jeunes hommes coiffés de casquettes jouent au billard. D'autres font une belotte, des cafés-crèmes, des apéritifs, parmi l'empressement des voyageurs et tenues mées épaisses des acteurs, visages fardés de comédiennes, costumes de voyages et ces femmes ont beaucoup roulé et beaucoup vécu; il en émane un parfum vieillot, léger et attirant de bohème et de vagabondage. Il y a des groupes fort gais, moins cependant que des visages sombres ou anxieux. Anxiété fort justifiée, car s'il est une profession atteinte, non seulement par la crise, mais par les goûts et les progrès de la moderne, c'est bien celle-là. Le cinéma, et surtout le cinéma parlant, qui a fait la fortune de tant de vedettes, a réduit à la misère d'innombrables artistes.

Je cherche Dora, sans succès. Aussi bien n'a-t-elle pas précisé l'heure de son rendez-vous. Peut-être viendra-t-elle plus tard; peut-être est-elle repartie. Tout en la cherchant parmi la foule bigarrée, je distingué une jeune femme aux lèvres violemment rouges, aux yeux noirs cernés

de rimmel, aux cheveux bruns et crépés, et dont le manteau de fausse loutre dénonce les faibles ressources. Une place est libre, près d'elle. Je m'y installe. Je cherche à engager la conversation. Longtemps, elle fait la sourde oreille. Sans doute ma passion d'enquêteur me rend-elle éloquent, car, enfin, elle lève les yeux vers moi, et sourit. Je lui offre une cigarette; elle accepte, et la glace est rompue.

Au bout d'une demi-heure, elle me livrait son secret.

Enfant nourrie de lectures sentimentales ou exaltantes, âme « pétrie d'idéal », que possède le démon du théâtre, elle a, toute jeune, rêvé de jouer et s'est enivrée de ses songes. A présent, elle fait des tournées. Elle n'a pu satisfaire ses ambitions d'une façon plus brillante, parce qu'« elle ne connaissait personne » et qu'« elle a voulu rester honnête ». Elle rencontre, hélas, chaque jour, plus de difficultés à s'en tirer.

Elle a voulu, m'a-t-elle dit, rester honnête. Avec beaucoup de précautions, j'essaie de savoir si elle a pu tenir sa gageure...

Vous savez, dans les villes où nous passons, ce ne sont pas les occasions qui manquent; beaucoup de petites camarades y cèdent, eh bien! j'accepte aussi, quelquefois... Mais je choisis toujours des vieux. Et puis, en province, collégiens, hommes mariés ou vieux garçons, ils sont souvent timides, un peu gourdes...

Le pauvre sourire qu'elle a, en avouant cela, — Pourtant, dis-je... vous ne pourriez pas avoir un ami ?

— Mais j'en ai un, s'écrie-t-elle... Et il ne peut pas vous aider ?

Elle hausse les épaules en riant.

— Si vous saviez !... C'est un jeune homme de mon pays... Etudiant en médecine... Je l'aime... Mais il est pauvre... M'aider... Le malheureux ! Parfois, quand nous sommes à sec, il essaye de barboter un peu à manger pour moi, à son hôpital... Mais, un matin où j'avais très faim, et qu'il n'avait rien pu chiper de mieux, savez-vous ce qu'il m'a apporté ?

— Des cachets d'aspirine ? fis-je en plaisantant.

— Vous y êtes presque... De l'huile de foie de morue, monsieur ! « Prends ça. Que veux-tu ? m'a-t-il dit ; c'est toujours nourrissant... »

A ce moment, une main d'homme se posa sur mes yeux. Je l'écartai, me retournai et reconnus un de mes amis, chansonnier montmartrois à succès, que je n'avais pas revu depuis quelque temps. Je pensai aussitôt profiter du hasard de cette rencontre. Mon camarade est, en effet, par sa profession, un familier de ce monde spécial où la bohème artistique côtoie le « milieu ».

Congé pris de la petite actrice, nous nous installâmes un peu plus loin. D'un clin d'œil significatif, mon ami me désignait la petite.

Je lui racontai ce qui s'était passé.

— Un type, mon cher. Elles sont ainsi des centaines qui ont une âme fraîche et de la fierté... C'est la vie qui, petit à petit, leur pèse durement sur les épaules, les oblige à dégringoler... Maintenant plus que jamais... La plupart d'entre elles se débattent tant qu'elles peuvent... Tu aurais sans doute eu plus de succès avec cette pauvre même, en lui offrant, en camarade, avec quelques mots de tendresse, le dîner dont elle meurt d'envie, sans doute, ou le lit qui lui manque peut-être ce soir...

Il se tut un instant, puis ajouta : — Ils le savent bien, eux... — Qui ça ?... — Il me désigna, en face, le bar où se réunissaient les souteneurs du quartier.

— Toutes ces figurantes, ces jeunes théâtrales

Fredo (ci-contre, à gauche) est un grand diable, aux yeux glacés, à la mâchoire d'acier.

désemparées, quel champ d'action Mais ils savent y faire, et n'ignorent d'abord, il faut les prendre au bon Je confiai alors à mon ami comment se débattait désespérément contre l'implacable. Il leva les bras au ciel, et se débattit de sa personne, en s'implacable. Mais, mon pauvre vieux, le tapin sans le vouloir, eh bien, innombrables... Comment veux-tu autrement ? Longtemps, elles n'y a rien de tel que les tiraillements pour anéantir tout scrupule de réputation... — Tout de même, dis-je, en cat du diable, quand une débrouiller... — Ah ! tu crois cela... — Veux-tu que je t'en dise un métier, est tombée une fois, a voulu quitter le business, n'a pas pu ? — Oh ! fis-je, affectant de ne pas le savoir. — Eh bien ! viens. — Il me conduisit dans le boulevard de Strasbourg, des consommateurs, et, après consommateurs, et, après tirant par la manche : — Elle est là. — Nous gagnâmes le fond de l'orchestre, déchaîné sur et syncopés, près d'un s'entassaient des gâteaux, la femme était assise de ne touchait pas au sucre, la glace fondue, et s'il savait où. Une brune au teint rose, jolie, d'une vignette pour dragées. — Voilà, lui dit-il, sente un ami qui lui a parlé de l'histoire ?... Elle me dévisagea. — Bah !... Es-tu demanda-t-elle. — Mais, le temps direct interroge. — Tu peux même, mon cher, Elle eut un air... — Bon... A Nous nous infirmière dans les gardes que je me m'a laché le petit e pas mille les mois et mes mal sois à faire sept, à ce n'ét plaqué (2) nu dans paie Le g fant E me di qu d d

(1) Voir « Détective », depuis le n° 226.

PETITES CAUSES

L'immaculée conception

VOILA bien une « cause grasse » et qui aurait eu sa place tout indiquée dans le rôle d'une audience de mardi gras, sous l'Ancien Régime ! Une histoire ahurissante, d'une rare saveur et d'une difficulté juridique propre à satisfaire les robins les plus subtils.

Un gendarme — gars magnifique, étalon de race — est accusé par une jeune domestique bretonne de lui avoir fait un enfant. Rien de plus naturel, jusque là, et même de plus souhaitable pour les eugénistes, car la mère est de bonne santé et le mâle apte, plus que tout autre, à engendrer de beaux rejetons.

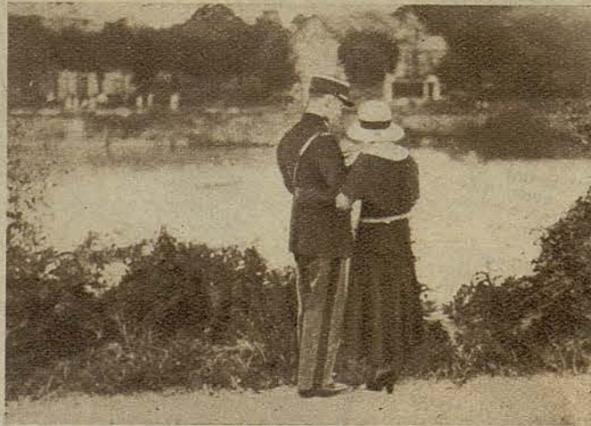
Mais les détails de cette naissance soumise à l'examen des juges parisiens ne laissent pas d'être surprenants et nécessiteront sans doute une délibération prolongée.

En 1930, le gendarme, originaire de Châteaulin, rencontre, dans une ville des environs de Paris, une de ses compatriotes. Une sympathie assez vive poussa les « pays » à se rencontrer souvent ; à dire vrai, la jeune fille paraissait plus éprise du gendarme que le gendarme de la jeune fille ; il avait eu de nombreux succès féminins ; elle avait eu, dans la réciproque, moins de chance.

Ils allaient dans les bois, le dimanche. Avait-il besoin de lui donner des leçons d'amour ? La forêt garde le secret de leurs entretiens ; mais, si l'on en croit certaines confidences, elle était toute disposée à recevoir un enseignement qu'elle désirait de toute son ardeur et à se montrer une élève appliquée, méthodique, consciencieuse. Le maître était moins enclin à donner des leçons. Prudence ? Ou indifférence ?

Les leçons ne furent pas complètes ; ce ne furent, pour rester dans un vocabulaire pédagogique, que des « répétitions », des cours accessoires. Frémissante, la jeune Bretonne ne connut de l'amour que les manifestations extérieures ; le gendarme se cantonna dans le rôle d'un professeur manuel, puis il espéra les rendez-vous sylvestres et, bientôt, signifia à son amie qu'il entendait en rester là.

Mais la femme était d'un autre avis : elle relança le gendarme sans répit, parvenant, avec des ruses diaboliques, à déjouer les consignes, franchissant le seuil de la caserne, au nez et à la barbe du poste, et réussit à avoir un entretien avec celui qu'elle pourchassait. Une scène, qui aurait pu tourner au drame, se produisit alors : armée d'un revolver — au dire du gendarme — la



Le galant gendarme et sa charmante payse avaient un goût marqué pour les promenades idylliques.

femme demanda à celui-ci de signer un papier. L'homme signa sous la menace.

C'est que, entre temps, un événement inattendu avait surgi : la Bretonne était devenue enceinte. Au début, on pouvait croire à une grossesse nerveuse, mais les signes de sa maternité prochaine étaient maintenant évidents. Le gendarme n'en croyait rien.

— C'est donc que tu as couché avec un autre ? demanda-t-il, avec son gros bon sens.

Elle jura ses grands dieux qu'elle avait été fidèle.

Et le plus fort, c'est que son serment n'était peut-être pas faux. Car on ne connaissait aucune liaison à la jeune fille et, en dehors de l'attachement qu'elle éprouvait pour la maréchassée française, la petite Bretonne passait pour être sérieuse.

Donc, le gendarme rédigea une reconnaissance, sur laquelle on va plaider un jour prochain devant la 1^{re} Chambre du tribunal de la Seine.

La pièce est comique en son genre : « Je soussigné, reconnais la grossesse de mademoiselle Corentine L..., survenue dans des circonstances assez extraordinaires et en tous cas vierge pour moi. »

Corentine, triomphante, mit le papier dans sa poche et, quatre mois plus tard, elle accoucha d'un garçon.

Le gendarme refusa de reconnaître cet enfant né — pour reprendre sa formule — « dans des circonstances extraordinaires » et il appartint désormais au tribunal de dire si l'enfant est de lui.

Grave question de droit et infiniment délicate.

Le Code civil enseigne que la reconnaissance de paternité peut être judiciairement déclarée, lorsqu'il y a un aveu non

équivoque. L'aveu du gendarme répond-il à cette définition ? Comment cette grossesse s'est-elle produite ? Comment cette vierge a-t-elle pu, sans miracle, concevoir son fils ?

La théorie de la génération spontanée est classée au rang des vieilles lunes et l'espèce animale, pour se reproduire, n'a pas trouvé d'autres moyens, depuis qu'il y a des animaux — y compris les hommes — que celui qui est habituellement pratiqué... Alors ? Comment Corentine s'y est-elle prise pour devenir grosse ?

Faudra-t-il une enquête à huis clos pour déceler le mystère ?

Malgré sa prudence apparente, le beau gendarme ne s'est-il pas imprudemment aventuré trop près de Corentine ? Il y a des cheminement rapides ; la fluidité de la vie s'est-elle insinuée sans qu'il y prit garde ? Et la maternité n'a-t-elle pas été l'accident imprévu ?

Corentine invoque la force probante du document ; pour elle, c'est une reconnaissance non équivoque de paternité ; le père prétend contester cette preuve ; il en souligne d'abord la fragilité, il en critique aussi la valeur morale ; il assure qu'elle lui a été imposée par une violence à laquelle il n'a pu résister ; sous le canon du revolver, il aurait écrit n'importe quoi ; mais, tel qu'il est, le texte, dit-il, ne signifie rien, et il demande au tribunal de débouter Corentine.

Le procès mérite d'être suivi : dans le cadre sérieux de la première Chambre, il apportera une note gaie et, quelle qu'en soit l'issue, il aura une place à part dans les annales de la jurisprudence.

Jean MORIÈRES.

Michel Richichi condamné



Richichi, l'agresseur au consulat d'Italie, fut défendu avec talent par M^e Marthe Huet (ci-contre).

Le 8 janvier 1932, vers 10 heures, M. de Gentile descendait de taxi et allait pénétrer dans les bureaux du consulat, avenue de Villars, lorsque Richichi, qui s'était posté sur le seuil, déchargea sur lui quatre balles, qui ne lui firent qu'une légère blessure à la cuisse.

Les motifs du drame ? Michel Richichi venait d'être révoqué de sa place de professeur dans une école italienne de la rue Saint-Maur ; le consul avait été obligé de prendre cette mesure, lorsqu'il apprit que l'instituteur avait été con-

damné en 1920, par le tribunal de Palerme, à six mois de prison pour détournement de mineure. Richichi résolut de se venger.

L'émuante plaidoirie d'une avocate de talent, M^e Marthe Huet, réussit à faire obtenir les circonstances atténuantes à Richichi, qui fut condamné à dix ans de travaux forcés.

J. M.

UN POIGNANT ROMAN DE FRANCIS CARCO

L'OMBRE

paraît aujourd'hui

Police et Policiers oris sur le vif

15 Frs. - ALBIN MICHEL, ÉDIT.

Faire 100 mètres à pied était au-dessus de ses forces

Il abat maintenant des kilomètres et — à 64 ans — se sent tout rajeuni.

« La reconnaissance n'est pas la vertu dominante de l'homme, mais ce serait tout de même y manquer trop gravement si je ne vous signalais pas mon cas. »

J'étais incapable de faire plus de cent mètres sans ressentir une douleur atroce dans le bas de la jambe gauche. J'avais beaucoup de peine à me réchauffer ce pied qui était toujours froid. J'ai pris un flacon de Sels Kruschen et je n'ai plus aucune douleur, je puis faire 3 ou 4 kilomètres sans difficulté. Je me porte très bien maintenant, je mange bien, je me sens tout rajeuni, malgré mes 64 ans. »

J. L..., Segré (M.-et-L.).

Les douleurs d'origine arthritique ne résistent pas longtemps à l'action des Sels Kruschen. Ces sels ont pour principale action de stimuler tous nos organes d'élimination — foie, reins, intestin, — ils les obligent, doucement mais sûrement, à chasser de notre corps tous les poisons, toutes les impuretés. Avec eux, les douleurs s'en vont : le sang se trouve nettoyé, purifié et fortifié ; vous vous sentez de nouveau dispos et plein d'entrain. Des millions de gens prennent des Sels Kruschen et s'en trouvent bien. Pourquoi ne pas essayer, vous aussi ? Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon ; 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

IL YA MAIGRIR ET MAIGRIR

Demandez aux Laboratoires T. LAMA, 34, rue St-Lazare, PARIS (9^e), la notice gratuite du traitement double LAMA qui vous donnera le moyen de maigrir RAPIDEMENT EN VOUS PORTANT MIEUX.

16 Fr. à CRÉDIT par MOIS, avec premier versement de 35 fr.

MONTRE-BRACELET pour Dame, en plaqué or, laminé, couche d'or 18 carats inaltérable, forme très élégante (même usage qu'une montre or de 800 Frs.). Garantie 10 ans. Mouvement de précision suisse 10 rubis, soigneusement réglé. Prix : 195 Frs. Envoi contre remboursement de 35 Frs (1^{er} versement) et 16 Frs pendant 10 mois.

Pour 20 Frs par mois **MONTRE-BRACELET** pour Dame, OR VÉRITABLE, 18 carats, mouvement de précision suisse, qualité extra, 10 rubis, soigneusement réglé. Garantie 10 ans. Envoi contre remboursement de 50 Frs (1^{er} versement), reste en 12 mensualités.

En cas de non-convenance, nous remboursons l'argent.

« LA MONTRE PRÉCISE », Alex PILLER, 32 r. Schweighäuser, STRASBOURG, N° 234 (Bas-Rhin).

Sur demande, la montre est envoyée à l'essai pendant 4 jours, pour démontrer les grands avantages de notre offre.

LES MERVEILLES DE L'ART A LA PORTÉE DE TOUS

sans rien payer d'avance demandez-nous aujourd'hui le magnifique ouvrage d'ÉLIE FAURE

HISTOIRE DE L'ART

1.272 Chefs-d'œuvre reproduits en photogravure. 2.010 Pages de texte sur papier couché et 32 tableaux synoptiques.

Formant CINQ superbes volumes in-8° abondamment illustrés, entièrement parus, dans une luxueuse reliure.

LIVRABLES SANS DÉLAI 14 MOIS DE CRÉDIT

Cette œuvre remarquable, par son texte lumineux, ses très nombreuses illustrations documentaires, exposées de manière claire et complète l'évolution artistique du Monde entier. Véritable Encyclopédie Universelle de l'Art, elle est indispensable à tous : Amateurs, Professeurs, Artistes, aussi bien qu'aux élèves des grandes Ecoles.

NOTICE DÉTAILLÉE GRATUITE SUR DEMANDE.

Prix : 500 fr., réglable après réception, par mensualités de 35 fr. (ou au comptant : net 470 fr.). Franco de port en France. Étranger se renseigner.

BULLETIN à copier ou signer et envoyer à : DÉTECTIVE-PUBLICITÉ, 25, rue Madame PARIS (6^e).

Veuillez adresser franco (en France), l'Histoire de l'Art, par Élie Faure, en 5 volumes reliés au prix de 500 francs, que je paierai par versements mensuels de 35 francs, ou au comptant 470 francs et joints ou contre remboursement.

Nom et prénom : _____

Domicile : _____

Profession : _____

SIGNATURE : _____

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Écrivez confidentiellement à : Remidos WOODS, Ltd., 110, Archer Str. (219 DP), Londres W. 1

... LE PLUS RICHE HÉRITIER DU MONDE VIENT DE NAITRE !

CE BÉBÉ QUI TROUVE LA FORTUNE DANS SON BERCEAU EST L'HEUREUX ENFANT D'UNE JEUNE FILLE DE PROVINCE DONT PERSONNE N'A OUBLIÉ LE MARIAGE AVEC UN PRINCE ORIENTAL MILLIARDAIRE.....

TOUT LE MONDE SAIT QUE CE PRINCE AVAIT REMARQUÉ SA FUTURE FEMME GRACE A SON CHARME NATUREL, MAIS AUSSI EN RAISON DE SON ÉLÉGANCE RAFFINÉE.....

SACHEZ DONC PLAIRE

NOTRE BUDGET, SI MODESTE SOIT-IL, VOUS PERMETTRA TOUJOURS D'ACHETER UNE ROBE DE HAUTE COUTURE POUR

150 frs

ET VOUS N'AUREZ QUE L'EMBARRAS DU CHOIX, SI VOUS VOULEZ NOUS DEMANDER NOTRE LUXUEUSE BROCHURE, QUE NOUS VOUS ENVERRONS GRATUITEMENT ET SANS ENGAGEMENT DE VOTRE PART.

ROSEMONDE

40, Avenue des Champs-Élysées PARIS

Coupon à détacher et à nous retourner

M _____

BON N° 11 BIS.

« Il me semble que je suis plus maîtresse de moi-même et que j'ai acquis une meilleure force de volonté... »

Mme Gabrielle Amen rue Tourbelle, Bédarieux (Hérault)

Voilà une attestation prise au hasard parmi celles qui m'arrivent chaque jour par milliers du monde entier.

à TOUS et à TOUTES j'offre L'ARBRE QUI NE MEURT JAMAIS LE BOIS SACRÉ DE L'INDE

Placé sous l'influx astral, le BOIS-SACRÉ conserve sa vitalité végétative ; il est offert monté sur un bijou or ou argent garanti par l'État.

Bijou personnel livré avec certificat d'origine. Il ne faut pas assimiler le BOIS-SACRÉ aux nombreux fétiches nés des caprices de la mode, ne pas confondre avec aucun autre talisman ou bijou quelconque. Plusieurs fois millénaire, ses propriétés s'expliquent aujourd'hui par les données de la science officielle et son pouvoir occulte en fait le dispensateur des biens universels.

GRATUITEMENT, sous condition de joindre, collé sur la demande, le bon ci-contre, vous recevrez, par envoi discret, la jolie documentation détaillée et illustrée par la photographie, sur toutes les applications du Bois-Sacré sur les bijoux. Joindre 1 fr. 50 en timbres pour frais de correspondance. Étranger 3 francs en mandat. Écrivez sans tarder au Prof. VABRE HYSTA, Service D, 14, rue Centrale, Lyon.

BON GRATUIT SERVICE D (BIJOU)

AVIS

Le Détective ASHELBE

reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18



C'est au Palais de Justice de Lyon que les deux bandits furent condamnés.

Lyon (de notre envoyée spéciale).

Un mois de décembre, de passage à Lyon, je visitais la prison Saint-Paul qui étale ses murs dantesques (« Vous qui entrez, laissez ici toute espérance ») le long du Rhône tumultueux. Le contraste est saisissant entre ce fleuve ardent qui se hâte de la montagne à la mer et cette pesante maison où tant de vies stagneront à jamais.

— Voulez-vous voir nos condamnés à mort ? me demanda mon guide. Alors, venez. Rambert et Mailly, m'expliquait-il en chemin, ont été condamnés à mort par la Cour d'assises du Rhône le 28 octobre 1932. Et nous ignorons combien leur attente va encore durer. Je tremble qu'elle se prolonge, car ce scandale devient l'usage. Qui s'élèvera contre cette négligence, ces lenteurs inhumaines, ces semaines de martyre qui ne figurent pas dans le Code ? Qu'on les y introduise, c'est un point de vue ; mais rien, en ce moment, ne peut autoriser ces monstrueux délais.

Tandis qu'il monologuait, nous étions arrivés devant une porte.

— C'est là, dit-il.

On nous ouvrit la petite grille avec un peu de solennité. L'encadrement strict du guichet absorba la cellule. Un homme était étendu, les yeux clos, la peau du visage trouée par les pommettes, maigre, épuisé. C'était Rambert.

Je revois aussitôt la maison d'Ecully où, dans le demi-jour d'un matin d'octobre, un homme et sa sœur avaient été trouvés morts.

Le lieu dépasse les plus pathétiques mises en scène. En pleine campagne, loin du village, loin du bruit, loin de toute vie, un chemin creux où l'on n'eût pas osé risquer les pneus et les ressorts d'une voiture vient cogner dans un terrain vague, clos de murs et bordé d'un ruisseau. Dans ce désert et ce silence, une petite maison angoissante, inexplicable. C'est là que vivent les deux Bergeron, vieillards réticents sur lesquels la curiosité publique était passée de l'hypothèse à la certitude. Dans cette solitude, leur vie secrète semble un défi à l'honnêteté. D'abord, on les soupçonne ; puis on affirme qu'ils font le commerce de la cocaïne et celui de la monnaie d'or. D'ail-

leurs, ne sont-ils pas titulaires « à la banque », d'un dépôt enviable ? En outre, Bergeron thésaurise chez lui. Bref, des gens peu sympathiques.

Cependant, devant le double crime, toute prévention cède. On a découvert le vieillard poignardé au pied de son lit. Sa sœur, poignardée aussi, gît dans la buanderie, de l'autre côté de la cour. Crime vulgaire.

Bientôt, des indicateurs « donnent » les coupables. Et, dans un café, on arrête Mailly qui se défend mal :

— Oui, je suis au courant. Je sais bien ce qui s'est passé. Seulement, moi, je suis innocent. C'est Rambert qui a fait le coup.

Où donc est Rambert ? A force de patience, d'imagination, d'efforts minutieusement contrôlés, on le découvre, le 13 juillet, dans un bal public. Il nie.

Alors, c'est le transport sur les lieux. Mailly, cerné peu à peu dans ses derniers

alibis, se soulage enfin, reconnaît sa participation aux crimes.

— Pourtant, ajoute-t-il, c'est lui qui a tout décidé.

On le croit sans peine. Il n'a pas reçu dans leur plénitude les dons de l'esprit. C'est un être sans consistance, faible devant celui qui veut. L'autre, l'homme qui est là, accusé par tous, et qui reste calme dans ce rez-de-chaussée où il a tué, est le type même de l'escarpe intelligent. Il est de ceux qui acceptent le risque du meurtre ; mieux : qui préméditent le meurtre pour voler. Il joue sa vie à chaque coup.

Et, soudain, le sens de la fatalité accable Rambert. Il niait ; brusquement, il avoue, d'une voix lasse, résigné maintenant à ce destin que, depuis longtemps, il narguait :

— C'est moi. Mais c'est lui aussi. Nous sommes venus pour tuer. Mailly tenait le vieux ; j'ai frappé.

L'AUTRE SUPPLICE



La funèbre prison Saint-Paul (ci-dessus) étale ses murs dantesques le long du Rhône tumultueux.

Depuis plus de quatre mois, Rambert (ci-contre) et Mailly (en bas, à gauche) attendent d'être exécutés.

Aujourd'hui, Mailly est là, devant moi, fiévreux, défait, déjà de l'autre monde. Nous avons, lui présent, étendu sur sa couchette, évoqué ses crimes et sa condamnation, et il n'a pas ouvert les yeux. Mais il tousse. Des quintes suffocantes secouent son buste rétréci, déchirent le silence hostile dans lequel il s'est réfugié. Ses lèvres sont humides. Cependant, il n'a pas bougé.

— Regardez, dit mon guide, regardez bien.

L'observe mieux l'obscurité. Le prisonnier a ses pieds et ses poignets liés à moins de cinquante centimètres. La dure chaîne réduit ses mouvements.

— Regardez-le, reprend mon interlocuteur. Il est mourant, ravagé par une tuberculose inguérissable. Il tousse, il crache, il se mouche comme il peut. Vous voyez bien qu'avec ses mains attachées il ne peut même pas prendre un mouchoir.

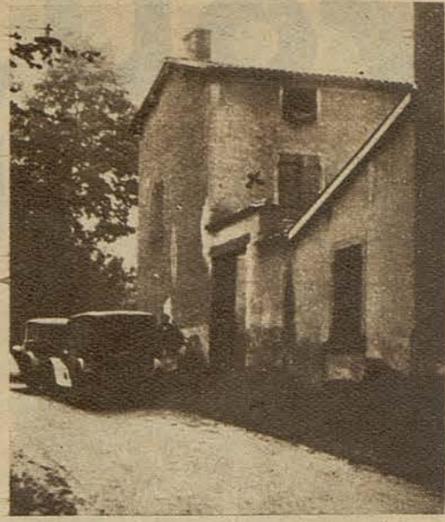
Pendant ce temps, l'homme n'a pas fait un mouvement. Gisant sur son bât-flanc, il épuise dans l'immobilité les journées interminables de sa vie doublement condamnée. C'est déjà un cadavre que se disputent avec obstination le mal qui le dévore et la justice des hommes.

— Il n'y a donc pas d'infirmerie ? demandai-je. Il me semble que sa terrible maladie rend à l'humanité cet homme qui s'en était détourné de lui-même. Alors, on voudrait bien que les solutions humaines interviennent.

Mais je compris bientôt. L'infirmerie, c'est la substitution commode d'un régime plus doux au régime cellulaire. On y rencontre des banquiers ou des agents de change, tous ceux qui représentent les réserves « précieuses » de la Société.

Quelqu'un m'explique d'ailleurs que la présence d'un condamné à mort y causerait un vrai drame administratif. La loi exige la surveillance constante d'un gardien. C'est donc la mobilisation permanente de deux hommes — un pour le jour, un pour la nuit — qu'une telle mesure entraînerait.

Une fois de plus, l'application facile de



Les époux Bergeron habitaient, à Ecully, une grande bâtisse solitaire.

la règle l'emporte sur les solutions que dicte le cœur et la raison.

■ ■ ■

Nous allons jusqu'à l'autre cellule. Elle est séparée de celle de Rambert par la cellule du surveillant. Grâce à un double guichet, un même gardien peut tenir les deux condamnés sous son regard vigilant. Le système a été inauguré pour eux : c'est le dernier mot de l'économie.

Mailly, dont le profil évoque un Griboille encore simplifié, vit pour la soupe et la boule de son. Il mange et il dort, puis recommence. Dévotement occupé à digérer, il ne paraît pas remarquer notre présence. On conduira à la guillotine, un matin qu'il semble peu soucieux d'épier, cet animal repu.

Mon guide avoua :

— Cette vie est atroce. Ils sont nourris convenablement ; ils peuvent lire et fumer. En dehors de cela, rien. Constamment enchaînés, ils marchent avec peine ; les gestes les plus élémentaires leur restent seuls possibles. Ils sont figés sans recours dans le vide éternel des heures ; leur vie ne peut être qu'une immense attente. Et tout se passe sous l'œil du gardien, qui doit les empêcher de se suicider, s'ils en avaient l'envie ou le moyen.

« Rambert, déjà très malade avant de passer aux assises, avait demandé à travailler. Il a fait des cartons d'emballage avec beaucoup de soin. Il était poli, résigné, encore en vie, vous comprenez. Maintenant qu'il est au régime des condamnés à mort, avec ses mains liées, comment voulez-vous qu'il travaille ? Vous voyez ce que l'inaction en a fait. »

— Il y a aussi la tuberculose ! objectai-je doucement.

— Bien sûr ! Mais il est livré sans détour à son mal, sans dérivatif, sans rien qui occupe son esprit, sinon l'approche inévitable de l'échéance.

■ ■ ■

Ceci se passait il y a deux mois.

On m'avait communiqué des statistiques à l'appui de cette situation qui menaçait de durer.

Depuis 1919, le délai entre la condamnation et l'exécution dépasse couramment trois mois. Bergeron, qui avait tué deux agents, attendit trois mois et quinze jours. C'était une brute. Mais l'incertitude prolongée en avait fait un dément. Toute la nuit, agité, convulsif, il épiait les bruits les plus légers.

Pour d'autres, le délai est plus long encore : trois mois et vingt-deux jours ; quatre mois ; quatre mois et vingt-neuf jours.

Cependant, Gorguloff a été exécuté quarante-neuf jours après sa condamnation. Il est donc possible d'aller plus vite.

On dira :

— Il y a le recours en cassation. Il faut le temps de l'examiner.

Citez-m'en un, sauf des cas tout à fait exceptionnels, sur lequel on ne puisse statuer en quelques jours !...

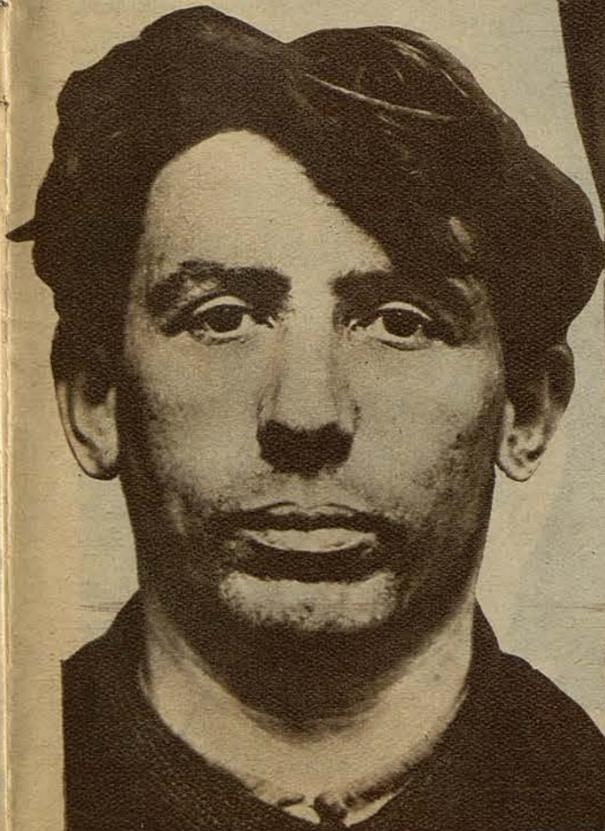
Or, depuis ma visite, plus de soixante jours encore ont passé. Et ils sont toujours là. Rambert sort de son agonie, Mailly de son abrutissement sans souci, pour réclamer, crier, protester.

Il y a quatre mois que la vie ne leur fait grâce que pour les torturer davantage. Imaginez ces heures qui, tour à tour, épuisent les derniers moments d'une existence ; qui, sans cesse, renouvellent et aggravent la crainte, l'angoisse. Imaginez le guet tragique des nuits, la menace qu'apporte la moindre agitation extérieure, puis le court répit de l'aube.

Tous les jours, depuis quatre mois, deux hommes vivent le supplice vingt-quatre fois renouvelé de leur « dernière heure ».

C'est un martyre inconcevable, indigne de la civilisation et de la justice.

Maggie GUIRAL.



SOUS LA GRIFFE DES LOUPS

Avignon (de notre correspondant particulier).

Elle aimait trop le bal...
Les flons-flons d'un orchestre en sueur, l'atmosphère lourde de poussière de la salle de bal, les serpents, les limonades ou les mousseux, elle raffolait de tout cela.

Se sentir dans les bras d'un rude gaillard, sa poitrine serrée contre la poitrine de l'homme, s'enivrer du tournoiement des valseuses et des bostons, du glissement lent des tangos...

Un dimanche sans danse n'était pas un dimanche pour elle. Il lui fallait cette joie factice du bal pour la consoler des heures monotones de la semaine et lui faire prendre en patience son existence de petite provinciale.

C'est pourquoi ce dimanche-là, comme les autres dimanches, Mlle Marie-Louise L..., une charmante brunette de dix-huit ans, était allée au petit bal champêtre perché sur les rives du Rhône, en face du Palais des Papes.

Elle y fut présentée à deux jeunes gens, paysans cossus des environs d'Avignon.
— Nous prenons quelque chose, Mademoiselle ?

— Non, merci ! Je vais rentrer.

Mais ils insistèrent tellement que la jeune fille ne put résister à leurs prières. Tout en dégustant une coupe de mousseux, on fit des dépenses d'esprit, de bons mots, d'allusions grivoises. Puis, très excité, l'un des jeunes gens proposa :

— Si nous allions passer quelques instants à la foire de Carpentras. Ce sera plus gai qu'ici. Mademoiselle nous accompagne, naturellement...

Marie-Louise se leva vivement :

— Je regrette. Mais c'est impossible. Mes parents ne voudraient pas...

— Allons leur demander la permission...

Celui qui avait ainsi pris la direction de la conversation était un solide gaillard de vingt-six ans, Georges Bonnet, dont les parents étaient propriétaires d'importants vignobles au village des Vignères.

Son camarade, Léonce Uffren, de trois ans plus jeune, paysan épais et moins décidé, appartenait à une famille également fortunée, qui habitait une immense ferme au quartier voisin de la Constellette, à Thor.

Leur automobile stationnait là. Ils y montèrent tous les deux, après avoir fait prendre place à la jeune fille et à la maîtresse de Bonnet, une jolie fille de vingt-deux ans, du nom de Victoria Tauleigne.

Les parents de Marie-Louise firent d'abord quelques difficultés, mais les deux jeunes gens plaidèrent avec tant de chaleur que le père finit par céder. Comme Victoria Tauleigne était d'Alès, le pays des L..., et que son père connaissait bien le père de Marie-Louise, le trio emporta la décision familiale.

— Je vous la confie, Victoria ! Prenez soin d'elle ! Et amusez-vous bien à Carpentras. Mais surtout, Marie-Louise, sois rentrée pour le souper, c'est-à-dire à sept heures et demie au plus tard.

— Entendu !...

L'auto démarra triomphalement, emportant les deux couples qui chantaient à tue-tête.

À Carpentras, la fête fut joyeuse ; cependant, Marie-Louise n'était pas pleinement rassurée. Ses cavaliers se montraient trop empressés, trop indiscrets. Ils échangeaient parfois, à son sujet, des plaisanteries dont la lourdeur et la vulgarité la faisaient rougir ; ils ébauchaient des gestes dont l'audace la mettait mal à son aise. Elle commença alors à regretter son escapade et à craindre que ses compagnons, excités par le vin, ne poussent la plaisanterie trop loin.

— Sept heures trente ! sursauta-t-elle en regardant sa montre. Que va dire papa !...



On était au bout d'un chemin de terre sans issue et bordé de hautes futaies.



Georges Bonnet et Léonce Uffren retournent, enchaînés, au chemin creux où ils abusèrent de Marie-Louise L...



Le juge d'instruction, M. Jullian, du Parquet de Carpentras, pendant l'enquête.



On reconstitua cette équipée tragique avec tous les protagonistes du drame.

Sans hâte, elle s'approcha de la porte et s'esquiva, sans être vue. Elle ne connaissait pas la ville. Le mystère des rues peuplées d'ombres l'effrayait. Il fallait fuir à tout prix.

— Pardon, Monsieur...

Le passant s'était arrêté devant cette jeune fille pâle dont les mains tremblaient d'énervement et d'angoisse.

— ...Je suis poursuivie par des jeunes gens qui ne veulent pas me lâcher. Où y a-t-il un autobus, un taxi, un garage ?... Je voudrais rentrer immédiatement à Avignon.

L'homme indiqua une adresse : route de Pernes. Elle y courut. Dans le hall du garage, un veilleur de nuit faisait les cent pas :

— N'y aurait-il pas...

Elle se tut, soudain, prise d'une terreur folle. Une voiture venait de s'arrêter devant le garage. Une voix cria :

— La voici... Elle est ici...

Marie-Louise reconnut la voix acide de Victoria Tauleigne. Laissant là le veilleur médusé, elle s'enfuit dans le fond du garage et chercha à se dissimuler derrière une voiture. Mais quatre mains l'arrachèrent de sa cachette :

— Hein ! C'est comme cela qu'on plaque les copains !...

— Laissez-moi ! Laissez-moi ! Il faut que je rentre...

— Pas avant d'avoir soupé avec nous.

Et comme la jeune fille tentait de s'échapper, Bonnet la saisit à pleins bras et l'entraîna jusqu'à la voiture.

elle vira brusquement. Ce furent alors de rudes cahots. On avait quitté la grand-route pour un chemin plein d'ornières, étranglé entre deux haies dont les ronces fouettaient les vitres de la voiture.

— Où allons-nous ? s'inquiéta Marie-Louise.

— Tu le verras, la belle ! riposta son compagnon avec un rire gras.

Et, brusquement, l'automobile stoppa. On était au bout d'un chemin de terre, sans issue, bordé de hautes futaies. Un ruisseau murmurait entre les pierres : la Mède. Marie-Louise repéra l'endroit. C'était un lieu bien connu des garçons du village. Le décor était enchanteur, le lieu discret, et les couples d'amoureux aimaient venir s'y promener et s'y isoler, les dimanches.

La portière s'est brusquement ouverte :

— Descends ! ordonna Bonnet à Marie-Louise.

Sa voix est rauque, sans douceur. La jeune fille tente de résister :

— Cessez cette plaisanterie et rentrons à Avignon.

— Descends, te dis-je.

Et, comme elle n'obéit pas assez vite à son gré, les jeunes gens la tirent hors de l'auto et la jettent brutalement à terre. Des coups de poings et des coups de pied lui meurtrissent le visage. Soudain, elle se sent prise aux chevilles et aux poignets ; elle ne peut plus bouger. Un corps pesant s'abat sur elle.

Mais, dans un sursaut de dégoût, elle réussit à se dégager, à échapper aux mains de l'hercule Georges Bonnet et du gros Uffren. Elle s'enfuit en courant, franchit le ruisseau d'un bond, saute par dessus les haies et parvient à retrouver la route.

Un cycliste passe, qui se dirige sur Carpentras. Elle implore son assistance. Il consent à l'accompagner quelques mètres, lorsque, tout à coup, le faisceau d'un phare balaie la route et les plaque contre un mur.

Les deux paysans, fascinés comme des loups par leur proie, ne veulent pas lâcher leur victime. Ils se sont mis à sa poursuite. Ils l'ont rejointe.

Jetée au fond de la voiture, Marie-Louise essaya de crier ; une main lui serra la gorge. Quelques instants plus tard, on était de nouveau dans le chemin de la Mède. L'ignoble scène recommença. A demi assommée, les vêtements en lambeaux, après une résistance suprême, elle fut vaincue par la brute qui s'acharnait sur elle.

— Victoria ! Victoria ! défends-moi, suppliait-elle.

Mais Victoria se souciait fort peu de sa compagne. Confortablement installée dans la voiture, elle goûtait le charme d'un tête-à-tête avec le cousin Uffren.

Les parents de Marie-Louise l'attendirent toute la nuit. Ce n'est qu'au petit matin qu'elle ouvrit la porte. Georges Bonnet l'avait forcée à le suivre dans un hôtel de Cavaillon. Là, il prit une chambre et obligea, sous la menace, la jeune fille à y rester avec lui.

Les vêtements déchirés et couverts de boue, les joues inondées de larmes, la pauvrete faisait peine à voir.

M. et Mme L... portèrent plainte. Le commissaire Tomasi, de la brigade mobile de Marseille, enquêta ; M. Giberne fut chargé de l'instruction.

À la reconstitution du drame qui réunit, sur le chemin de la Mède, tous les acteurs de cette équipée tragique, Bonnet et Uffren arboraient des airs triomphants.

Pourtant, lorsque parut Marie-Louise L..., pâle, les yeux fiévreux, ils baissèrent la tête.

Sous ce regard clair, les loups se couchaient, vaincus.

Henri BÉCIAUX.



Victoria aux deux

Tauleigne (ci contre), présenta Marie-Louise jeunes gens dans ce dancing (ci-dessus).



Femmes et enfants furent soulagés dès qu'ils apprirent la condamnation à mort.

Szeged (de notre correspondant particulier).

Les cythares s'étaient tuées. Les danseurs avaient cessé de sauter au milieu de la grange, parmi les nuages de poussière. Maintenant, les lampes à pétrole éclairaient des groupes tranquilles qui savouraient l'après alcool de blé. C'est alors que quelqu'un ouvrit la porte et apparut sur le seuil, blanc de neige fine.

Les rires cessèrent soudain. Un silence pesa sur les gens venus pour passer la veillée et tous tournèrent vers le nouveau venu des visages interrogateurs.

Sans dire un mot, l'homme quitta le long manteau de laine, suintant la graisse et la neige fondue, et se tourna vers le cercle de ses amis muets.

— Le procès a fini très tard. Etienne-à-la-pipe a été condamné à mort ; la femme Dobak aux travaux forcés à perpétuité ; la femme Börsok à quinze ans ; Jean Vecsernjes à six ans et les autres à de moindres peines.

— Etienne est condamné à mort !... Etienne est condamné à mort !...

Une sorte de joie brutale se manifesta soudain. Des femmes se levèrent en criant ; des hommes se signèrent ; des enfants sautèrent de joie. De nouveau, cythares et violons entamèrent une danse folle. Les pieds martelaient le sol ; les mains s'élevaient vers le plafond noirci et toujours, au milieu des cris délirants, revenait cette sauvage litanie :

— Etienne est condamné à mort !... Etienne est condamné à mort !...

Je sortis. Dehors, il neigeait. Mais, partout, dans chaque ferme où l'on avait organisé une veillée, en attendant le verdict, la nouvelle de la condamnation du bourreau à gages était accueillie avec les mêmes cris de joie et les mêmes chants de bonheur.

— Etienne est condamné à mort !... Je sentis, à cet immense cri de délivrance, quelle avait pu être la tyrannie de cette femme, à la main meurtrière, que l'on avait surnommée Etienne-à-la-pipe.

Et, passant devant le cimetière battu par la neige, j'aperçus les tombes de tous ceux qui avaient été les victimes de cette femme-bourreau.

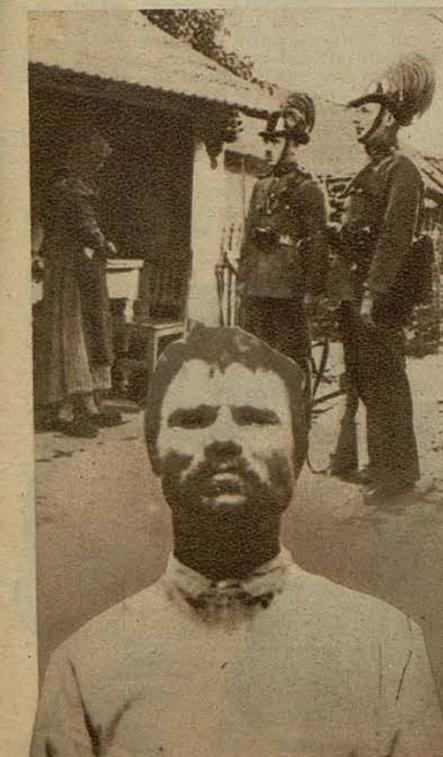
Le chant lointain des violons et des cythares venait bercer le sommeil des morts, désormais vengés.

■ ■ ■

Etienne-à-la-pipe !... Combien de fois avais-je entendu ce nom maudit !... Lorsqu'on le prononçait, une expression d'horreur et de terreur passait sur le visage des femmes. Les enfants se serraient contre leurs mères et les hommes crispèrent leurs poings, de colère impuissante.

C'est qu'Etienne-à-la-pipe était terriblement redoutée. On lui attribuait de mystérieux pouvoirs. Et, surtout, elle détenait de tragiques secrets qui forçaient les bouches à demeurer closes.

Des gendarmes autrichiens menèrent l'enquête qui aboutit à l'arrestation des complices, parmi lesquels le chemineau meurtrier Jean Hosvak (ci-dessous).



Lorsque, au crépuscule, on voyait son ombre massive de virago s'avancer sur la route, les portes se fermaient. Mais si elle venait à frapper à l'une d'elles, on n'osait lui refuser l'entrée. Elle prenait place à la table, s'imposait à la famille consternée et commandait en maître.

D'où venait cette femme ? Nul ne le savait. Elle était arrivée, un beau matin, dans le pays, vêtue de sa jupe brune et de son caraco blanc à pois rouges, coiffée de son fichu noir.

Quelques jours plus tard, elle se fit couper les cheveux et revêtit des vêtements masculins. A la stupeur de tous...

Et c'est un autre être qui apparut. D'un homme, Etienne-à-la-pipe avait la carrure, le visage, les bras musclés, la voix forte. Elle possédait une vigueur peu commune, une brutalité fourbe, une cruauté de sadique. Elle devait le prouver par la suite.

Les paysans de la province de Szeged, dont les fermes s'aligeaient dans la plaine grasse baignée par la Tisza, vivaient sous l'emprise des superstitions millénaires. Ils avaient la peur des êtres énigmatiques et des puissances mystérieuses. Ils en avaient aussi le respect.

Aussi furent-ils facilement dominés par Etienne-à-la-pipe, tout en gardant, au fond du cœur, une haine terrible contre elle.

Comment cette femme était-elle devenue le bourreau clandestin, celle qu'on chargeait d'exécuter les terribles représailles, d'abattre un témoin trop dangereux, de faire disparaître un être trop gênant ? Je l'appriis dans les

Toute la soirée, Etienne-à-la-pipe but de l'alcool, jona de la cythare pour les enfants. Puis elle les envoya se coucher.

La nuit était venue. L'heure de l'exécution approchait. Avec Jean Hosvak, qui la suivait comme son ombre, Etienne-à-la-pipe se rendit à l'écurie pour y choisir une corde neuve.

Elle jette une partie de celle-ci par-dessus une poutre et fait un nœud coulant à l'autre extrémité. Elle se place alors derrière la porte, et attend.

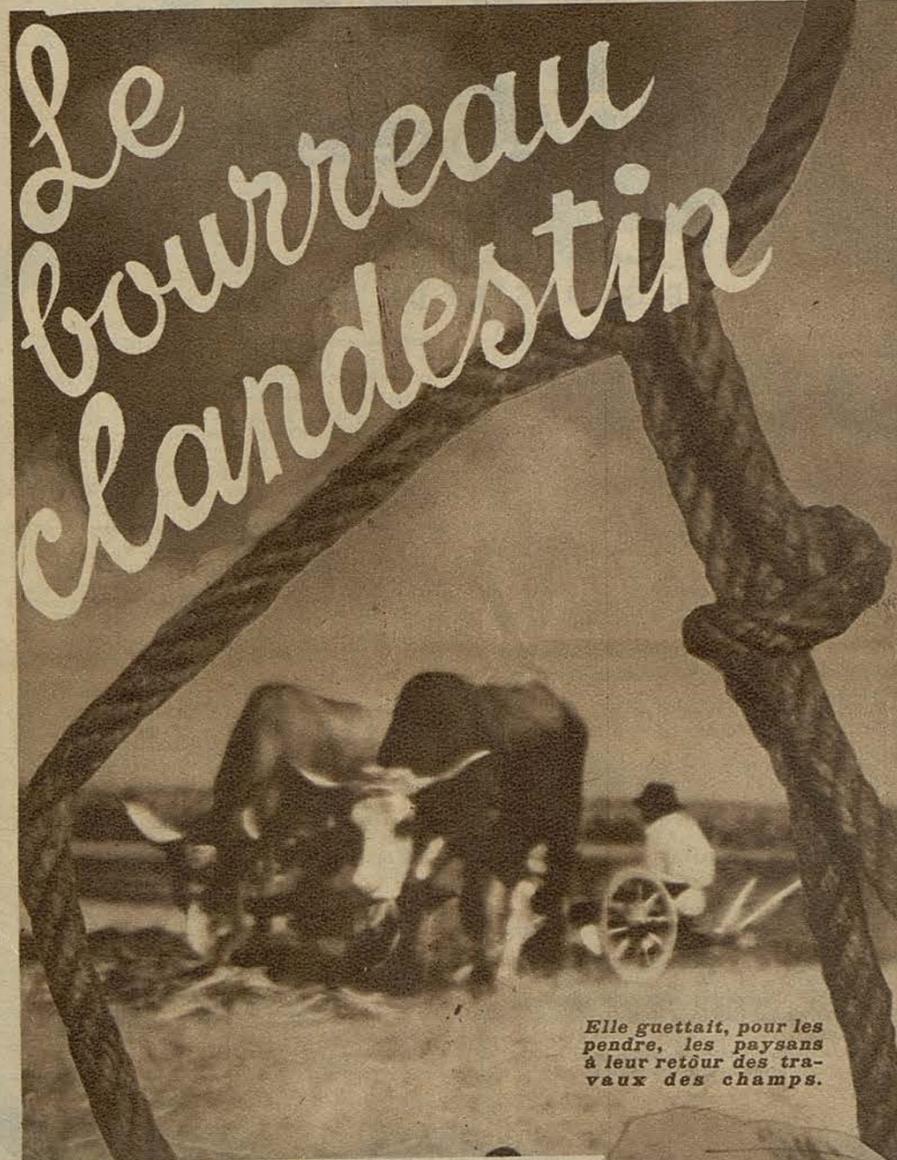
Une chanson, des bruits lourds de souliers raclant le sol... Ce sont les Dobak qui reviennent de leur vigne. La porte s'ouvre. Une courte lutte s'engage dans l'ombre. La scène est terrifiante. Antonia Dobak qui, plaquée contre la porte, attend l'issue du combat, perçoit des cris étouffés, des râles, un grincement sinistre. Plus rien !... Un silence !... Puis, une voix soufflé :

— Allume la lampe !

La fermière obéit en tremblant. Et la flamme, en montant, projette sur le mur une ombre mouvante qui se balance au bout d'une corde.

Quelques heures plus tard, les deux bourreaux quittaient la ferme, après avoir soigneusement machiné la mise en scène d'un suicide.

— Maintenant, dit Etienne-à-la-pipe à Antonia Dobak, va te coucher et dors en paix. Lorsque tu te réveilleras, demain, crie, pleure. Nul ne se doutera de rien. Et n'oublie pas de m'inviter au repas des funérailles.



Elle guettait, pour les pendre, les paysans à leur retour des travaux des champs.

jours qui précédèrent le procès. Pour moi, les vieux bergers de la plaine hongroise révélèrent dix ans de terribles secrets.

■ ■ ■

En 1923, par une belle matinée de printemps, Etienne se promenait lentement, en fumant sa petite pipe de terre, le long des chemins tout fleuris de pommiers en fleurs. Une femme étendue sur le bord du fossé pleurait convulsivement. La sorcière la reconnut. C'était Antonia Dobak, la femme d'un riche fermier du voisinage.

Pourquoi pleures-tu ? Après bien des hésitations, la paysanne finit par avouer que son mari — avec qui elle vivait en mésintelligence depuis des années — l'avait surprise avec son amant et qu'il l'avait battue. Une crise subite de fureur secoua la femme. Dressée soudain, échevelée, écumante de rage, elle proféra des menaces et jura de se débarrasser de cet époux brutal.

Etienne ne disait rien. Elle fumait à petits coups son éternelle pipe. Mais son regard de bête de proie fouillait le regard de la femme. Puis, elle lui dit calmement :

— Veux-tu que je t'aide ?

L'autre consentit et promit « plusieurs jambons, une longue saucisse, un quintal de blé, un mouton et une somme de 30 pengos » pour prix du service rendu.

— Laisse-moi faire. Va travailler. Ce soir même, tu seras veuve.

Mais la sorcière avait besoin d'un aide pour exécuter le vieux paysan. Elle le trouva en la personne d'un chemineau, Jean Hosvak, qui parcourait le pays, vivant d'aumônes et de rapines.

Le soir, les deux bandits se rendirent tranquillement à la ferme des Dobak. La femme étendait du linge dans le jardin ; les enfants jouaient près d'une mare où s'ébattaient des canards.

— Va rejoindre ton mari à la vigne et ne reviens qu'à neuf heures avec lui. Je m'occuperai des enfants.



A la lecture du verdict, Etienne-à-la-pipe (à droite) s'écroula sur sa chaise.

Suivie de son ombre sinistre, elle s'enfonça dans la nuit.

■ ■ ■

Il y eut alors dans le village une épidémie de suicides. De nombreux cadavres furent trouvés pendus aux poutres des granges, aux branches des arbres.

Et le bourreau clandestin promenait sa silhouette inquiétante parmi les convois de funérailles et dans les allées herbeuses des cimetières.

La dernière exécution, qui dépasse en cynisme et en horreur toutes les autres, fut celle de Jean Börsok. Ce vieux fermier, à la barbe hirsute, au caractère ombrageux, vivait en mauvaise intelligence avec sa femme. Celle-ci le condamna à mort. Elle alla trouver Etienne-à-la-pipe.

Il fallut discuter longuement sur la question des honoraires, car, cette fois-ci, la criminelle exigeait beaucoup.

— Je te demande comme prix de mes services de m'héberger chez toi aussi longtemps que je le voudrai et de me donner ta fille...

Etienne-à-la-pipe éprouvait une passion dépravée pour la petite Börsok, et trouvait là le moyen de la satisfaire facilement.

Enfin, la mère céda et promit tout ce qu'on voulait.

Jean Hosvak avait quitté le pays, et c'était Jean Vecsernjes qui lui avait succédé dans ses fonctions d'aide-bourreau.

Le jour du crime, la femme de Börsok avertit son fils Imre, un gosse de quinze ans, qu'il aurait à prêter la main aux assassins :

— Ce soir, lui dit-elle, nous allons pendre ton père.

Le gamin pâlit et protesta :

— Mais, maman, cela se saura !...

— Non ! puisque c'est Etienne qui le fera. Imre esquissa un geste d'impuissance :

— Puisque c'est Etienne...

A la nuit tombée, les deux exécuteurs se glissèrent dans l'ombre de l'écurie. A coups de fouet, ils frappèrent les chevaux qui hennirent de douleur.

Attiré par ce vacarme, le vieux Börsok, suivi de son fils, se rendit à l'écurie. Il portait une lampe à la maison.

Un coup de gourdin brisa la lampe. Le paysan sentit quatre mains l'agripper dans l'ombre, une corde glissa autour de son cou. Il voulut se défendre, mais déjà le sol fuyait sous ses pieds...

Quelques instants plus tard, tout était terminé. Quand les trois assassins regagnèrent la salle de la ferme, Etienne-à-la-pipe regarda d'un air méprisant le petit Imre qui tremblait nerveusement :

— Quelle femmelette !... Il m'a fort peu aidé, celui-là. Heureusement que je suis solide !...

Et, s'asseyant, elle attira près d'elle, d'un geste rude, la petite Börsok.

G. STREM.

Elle était arrivée au village coiffée d'un fichu noir (ci-dessus à droite), puis elle se fit couper les cheveux et revêtit des vêtements masculins (à gauche).



M. Louis se mit bientôt à fréquenter le quartier réservé de Bizerte (ci-dessus).

COUP DE CAFARD

Tunis (de notre correspondant particulier).

LORSQUE, ce dimanche, à midi, le « Gouverneur-Général-de-Geydon » quitta le quai de la Joliette, M. Louis eut un soupir de soulagement.

Il abandonnait le « milieu », les gars de Belleville et ceux de la Villette, les bals-musettes, les dangers de la vie de « mac ». Il allait se refaire une virginité. Déjà, appuyé au bastingage, il rêvait à l'homme qu'il serait demain, sous le nom de Philippe Reynard, dans cette Afrique, dont on lui avait vanté la richesse et la prospérité.

Cet exil, il ne l'avait pas accepté de plein gré. Mais ayant appris, quelques jours auparavant, qu'un fourgueur, à qui il avait rendu une auto volée place Clichy, l'avait dénoncé, il jugea plus prudent de mettre entre la police et lui toute la largeur de la Méditerranée.

Cette peur de la police avait été le commencement de sa conversion. Il partait, décidé à ne plus remettre les pieds dans le « milieu ».

Un certain Roth (ci-contre) se livrait à la contrebande d'alcool.



LA TRAITE DES GOSSETTES

Alexandrie (de notre correspondant particulier).

OU, dans le monde spécial d'Alexandrie, où l'on s'amuse, où l'on achète à prix fort l'illusion d'un plaisir factice, ne connaissait Toula ? Elle se proclamait la première des pourvoyeuses de maisons closes et se vantait d'avoir les plus beaux établissements de l'Égypte.

Mais voici que, un beau jour, une concurrente vint s'établir dans la ville, Fifi Valsamidis, dite Fifi-du-Comptoir. Mme Toula pâlit de jalousie quand elle vit ses clients désertir, peu à peu, sa maison au profit de Mme Fifi. Elle jura de se venger et de faire déguerpir au plus vite cette dangereuse concurrente.

Une lettre anonyme la dénonça, un beau matin, comme se livrant à l'excitation de mineures à la débauche. Une rafle fut décidée. Elle prouva que la nouvelle patronne avait recruté de petites « gossettes » qu'elle destinait au vice et à la prostitution.

Elle fut arrêtée et jetée en prison. Un mandat d'expulsion fut décerné contre elle.

Le soir de son arrestation, on but beaucoup de champagne chez Mme Toula...

A. B.

Fifi (ci-contre) avait installé une « maison » (ci-dessous) à Alexandrie.



à vivre désormais comme un bourgeois posé.

C'est dans cet état d'esprit qu'il débarqua à Bizerte. Mais le premier être qu'il rencontra, en quittant le port, fut son ami Milo, un ex-copain de la carambouille qui, trouvant Paris trop dangereux, opérait maintenant en Tunisie.

Et, à Bizerte, Philippe Reynard redevint M. Louis. Après avoir résisté quelque temps, il fut repris par l'engrenage et les gars du « milieu » virent ce petit Parisien prendre place dans leurs rangs.

Mais la nostalgie de Paris, des musettes de la Villette, des trottoirs de Barbès, le reprit. Sur un coup de cafard, il décida de se rembarquer.

Un sourire épanoui fleurit sur les lèvres de l'ancien voleur d'autos lorsqu'il pose le pied sur la terre phocéenne, sourire qui se change bientôt en grimace quand il sent la morsure froide des menottes se resserrer autour de ses poignets.

J. B.

Les policiers d'Annemasse (ci-dessous) arrêtèrent le gangster.

VOLS ET VIOL



LE GANGSTER DE GENEVE

Genève (de notre correspondant particulier).

DES wagons gisaient les uns sur les autres dans un chaos de ferrailles tordues, de roues brisées, de tonneaux éventrés. Par bonheur, il n'y avait pas de morts ni de blessés dans cet accident de chemin de fer, arrivé aux abords de la frontière franco-suisse. Les douaniers aidaient les employés de la compagnie.

Soudain, ils s'arrêtèrent, intrigués. Un wagon-réservoir, complètement défoncé, laissait couler le vin à flots. Un des douaniers se pencha :

— Cristi !... On dirait... Pas de doute : le wagon est truqué.

En effet, dans des réservoirs, habilement dissimulés, il y avait de l'alcool pur !

Ils relevèrent le nom inscrit sur les flans des réservoirs : Mesmer — transports internationaux.

Ainsi, depuis de longues années, une contrebande intensive s'effectuait à la barbe des gabelous...

Un mandat d'arrêt fut lancé contre le fondé de pouvoirs de la maison Mesmer, un nommé Roth. Mais celui-ci, averti de ce qui le menaçait, prit sa voiture, quitta Genève en hâte et, passant la frontière, vint se réfugier à Annemasse. Là, il ne risquait plus rien. On ne pouvait pas demander l'extradition pour un délit de fraude.

Dans un des meilleurs hôtels de la ville frontalière, Roth, qui n'était pas parti sans se munir d'argent, commença à mener une vie fastueuse, recevant beaucoup d'amis, riant de sa mésaventure, et fort de son impunité.

La police française, tout en vérifiant de temps à autre ses papiers, ne pouvait rien faire contre lui.

Mais la police suisse ne veut pas lâcher sa proie. Les tribunaux ont condamné Roth, par

LE CHOMEUR

Vienne (de notre correspondant particulier).

Il y avait plusieurs jours qu'il errait à travers les rues de Kapfenberg, le ventre creux, les yeux brûlants d'insomnie. Il n'osait même plus mendier. Toutes les portes s'étaient fermées devant lui. Il n'osait pas s'arrêter, de peur de tomber de fatigue et d'inanition.

C'était un chômeur parmi tant de chômeurs dont les visages hâves, les corps amaigris se promènent sans trêve dans chaque petite ville de l'Europe Centrale.

Soudain, le salut sembla lui apparaître dans la personne d'un homme, élégamment vêtu, parlant avec bienveillance.

— Venez avec moi ; je vous promets un bon gîte, une chambre chaude...

Des sans-travail se pressaient aux portes des bureaux de placement, sans espoir de trouver

Les curieux, massés devant le Palais de Justice, attendent le verdict.



un emploi quelconque... Le jeune homme n'hésita pas. Quel que soit le travail qui lui serait confié, il serait sûr, au moins, de manger à sa faim. Il suivit l'homme élégant.

Le lendemain, on le retrouva affalé sur un banc. Il avait perdu connaissance et de larges taches de sang maculaient ses vêtements. On le transporta à l'hôpital où les médecins s'aperçurent qu'il avait subi d'ignobles outrages et de terribles mutilations. On dut l'opérer d'urgence.

Après son opération, il raconta en détail l'horrible orgie où des hommes, déchainés par leurs passions, s'étaient jetés sur lui comme des fauves...

Une enquête fut ouverte. Des perquisitions furent opérées dans la maison devant laquelle le chômeur avait été découvert. Sous un dehors misérable, elle abritait des appartements somptueux, décorés de fresques et de statues suggestives. On établit rapidement la liste des habitués qui appartenaient à la haute bourgeoisie et à l'aristocratie autrichiennes. Quant au président du club, c'était une certain Dr Möller, pharmacien de la ville, qui avait gagné une énorme fortune en créant ce cercle d'anormaux.

S. G.

Le commissaire central d'Annemasse, M. Petit, (ci-contre), avec deux inspecteurs, se rendit à l'hôtel où se cachait le contrebandier.



pecteurs, se rendit à l'hôtel où se cachait le contrebandier.

naïles. C'est à l'aide de cet instrument qu'ils avaient forcé le coffre.

Un matin, les inspecteurs de la Sûreté Goeb et Walter les arrêtèrent, dans leur chambre d'hôtel, près de la Wannebanhof. Cinq ans de réclusion, ce fut la peine qui leur fut infligée à tous deux.

Quatre ans plus tard, le 25 décembre 1932, Henri Milton, las de ronger son frein, décide de s'évader. Trompant l'attention des gardiens, il réussit à briser le cadenas de sa cellule et à disparaître sans être vu de personne. Mais, arrivé près de la commune de Bantzenheim, il aperçoit les gendarmes, prend peur et s'enfuit. Son attitude paraît suspecte aux représentants de la loi qui l'arrêtèrent.

Son aventure a attiré l'attention sur lui. Les tribunaux allemands le réclamèrent : il a été condamné par eux à quinze ans de réclusion pour vols qualifiés. La Pologne demande l'extradition : il est recherché pour assassinat.

Et Henri Milton commence à regretter son inutile évasion.

C. K.

L'évadé Henri Milton s'était spécialisé dans le cambriolage des coffres-forts.



contumace, à payer 20 millions de francs suisses — soit 100 millions de francs français. Il faut trouver un moyen d'obtenir l'extradition du gangster de Genève.

Un matin, un inspecteur pénètre tout joyeux dans les bureaux du juge d'instruction :

— Nous tenons Roth ! s'écrie-t-il. La direction des chemins de fer suisses dépose une plainte contre lui, pour escroquerie. Berne est mis au courant et, par voie diplomatique, demande à Paris l'extradition du fondé de pouvoirs de la maison Mesmer.

L'arrestation de Roth est décidée pour le 23 janvier. Dans la soirée, M. le commissaire Petit, commissaire central d'Annemasse, accompagné de deux inspecteurs, se rend à l'hôtel où demeure l'escroc. Celui-ci est à table, entouré de nombreux amis. On salue le champagne. On chante. On rit.

Laissons-le s'amuser encore ce soir, dit M. Petit. Inutile, par ailleurs, de mêler à ce scandale nombre de gens qui n'y sont pour rien. Attendons demain matin.

Au petit jour, M. Petit vient rejoindre ses hommes, aux yeux rougis d'insomnie :

Allons-y, dit-il. Ils pénètrent dans l'hôtel et, sous les yeux ahuris du portier, montent l'escalier.

Il frappe à la porte de Roth. Assommé par l'ivresse et le sommeil, le contrebandier dort. Il faut insister longuement pour qu'il consente à se lever et à ouvrir sa porte.

Au nom de la loi, dit alors le magistrat, je vous arrête.

Roth veut protester, se débattre ; on l'emporte à bras le corps dans un taxi qui stationne au ras du trottoir.

Une heure plus tard, les lourdes portes de la prison de Saint-Julien-en-Genevois se referment sur lui.

A. R.

Dès qu'il se sentit « brûlé », Roth quitta Genève (ci-contre) en toute hâte.

L'INUTILE EVASION

Mulhouse (de notre correspondant particulier).

En front contre la grille de sa cellule, Henri Milton remâchait son désespoir. Il y avait plus de quatre ans qu'il était incarcéré à la prison de Einsisheim.

La cause de sa condamnation ? Le cambriolage des bureaux de la Caisse des Malades, de Mulhouse. En cette triste journée de décembre, Milton en revoyait tous les détails.

C'était par une chaude après-midi d'août, en 1928. Profitant de ce que la ville était déserte, de ce que les locaux de la Caisse des Malades n'étaient pas surveillés, des cambrioleurs s'étaient introduits dans les bureaux et avaient éventré un coffre-fort.

C'avait été un rude travail et il avait fallu plusieurs heures pour venir à bout de l'épaisse porte d'acier.

Henri Milton et son complice Kindla étaient les auteurs du cambriolage. Ils furent arrêtés sur la déposition d'un serrurier à qui ils avaient commandé, d'après un croquis, une forte barre d'acier, terminée en forme de te-

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 54.104 : Classes primaires complètes : Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 54.109 : Classes secondaires complètes : baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 54.112 : Carrières administratives.

Broch. 54.124 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 54.126 : Emplois réservés.

Broch. 54.131 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 54.136 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 54.146 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 54.148 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme

Broch. 54.157 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 54.164 : Marine marchande.

Broch. 54.166 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 54.175 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 54.178 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 54.188 : Journalisme, secrétariats, éloquence usuelle.

Broch. 54.190 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 54.199 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois Etab. T. SERTIS, Lyon.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. 1^{re} l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

100 fr. le mille, adresses à copier p. enveloppes, travail assuré partout. Manuf. Vulcan, 2, Lyon.

CONCOURS 10 AVRIL 1933
Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**
Pas de diplôme exigé. Âge 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Écrire : École Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e.

Timbres-Poste gratuits : 20 Cameroun, Charkhart, Nicaragua, Soudan, Congo, etc., et 1.000 charnières, si vous découpez l'annonce et si vous nous la retournez. De plus, nous joindrons des feuilles de Timbres à choisir, France et sans obligation d'achat. Remise énorme sur catalogue ! Reklame-Verlag Dépt. 97 Rothenburg o. Tbr. Bavière (Allemagne).

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

TIMBRES-POSTE AUTHENTIQUES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

Garantis non triés — Vendus au kilo
Demandez la notice explicative au Directeur de l'Office des Timbres des Missions, à PIRAC (Haute-Garonne).

VIVRE-HEUREUX

J.B. Renaud professeur à l'Institut d'astrologie, vous offre de vous venir en aide - AMOUR-MARIAGE - SANTÉ - AFFAIRES - ENNUIS. Envoyez-lui écrit de votre main. Votre nom, adresse et date de naissance exacte. Joignez 5 fr pour frais.

Institut de l'astrologue J. B. RENAUD
17, Avenue d'Italie, P. R. 115 - PARIS-13^e

VOTRE AVENIR

sera scrupuleusement étudié par un homme de science à qui ses récents travaux astrologiques ont valu la plus brillante réputation parmi les autorités compétentes.

Par une étude sérieuse sur votre personnalité, le Pr. Littre vous fixera avec précision sur ce qui se passe dans votre entourage. Ses précieux conseils vous aideront à réussir dans les affaires sentimentales. Il vous révélera les dons innés que vous vous ignorez peut-être et vous indiquera la meilleure façon de les utiliser.

Demandez l'étude gratuite qui vous est offerte par cette annonce en envoyant avec votre date de naissance, vos nom, prénoms et adresse. Joignez, si vous le voulez 2 fr. 50 en timbres-poste.

Pr. Littre D Bureau 9 BP 33 PARIS.

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?

CONSULTEZ Mme Thérèse Girard, voyante célèbre, diplômée. Expériences sous contrôle scientifique connue du monde entier par ses prédictions et ses conseils. 78, av. des Ternes, (17^e). De 1 à 7 h. cour, 3^e étage.

MARtha MARY VOYANTE : Trans. pensée fixe date 4^e p. lect. d. sable et crist. 1 à 7 h. sauf L. 10, r. Pindarcourt (20^e) 5^e ét. Mét. : Pl. d. Fêtes. P. cor. 20 f. 50.

Mme LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE. De 1 h. à 7 h. ou par corres. 20, rue Brey, 1^{er} à gauche, PARIS (Etoile).

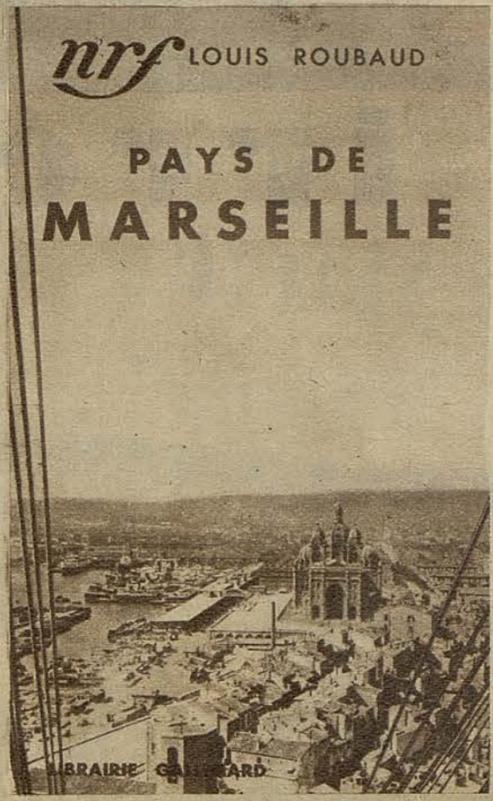
MAGNETISME

av. secret qui donne la clé du succès, en amour en affaires, pour vaincre la timidité, Bonheur, Félicité, Richesse. Avec réponse pour soucis physiques et moraux. Prix : 25 francs. Succès garanti. Ecr. : LUCE, Boîte Postale 7, NICE. (Joindre timbre p. réponse.)

POUR 5 fr. 50
NOUS OFFRONS à titre de propagande, suivant nos indications sans engagement de votre part, au choix :
Montre de poche hom. ou dame, avec chaîne, ou Montre-bracelet homme ou dame. Garantie 6 ans. Indiquez lumineux ou non. Nos env. sont faits cont. remb.
Horlogerie D. P. ERVICT, 40, rue Amel t. Paris

LOUIS ROUBAUD

PAYS DE MARSEILLE



Ce livre sur Marseille surprendra de nombreux lecteurs parce qu'il les transportera, bien au delà de la Cannebière, pour leur faire faire la connaissance d'un Marius véritable... et inédit.

Un volume, sous couverture illustrée, tiré en héliogravure. ... 12 fr.

Les primes de « Détective »

Une Friandise Reconstituante

Le miel, aliment complet réellement naturel, donc réellement sain, est à la fois une friandise et un reconstituant. Il apporte à notre organisme, fatigué par les produits industriels, ses vitamines, ses sels minéraux, son sucre directement assimilable. Mangez du miel, faites-en manger à vos enfants : au petit déjeuner, au goûter, ou comme dessert. Utilisez-le pour sucrer vos infusions, pour faire des pâtisseries exquises, dans vos entremets. Un arrangement avec un grand apiculteur provençal nous permet d'offrir à nos abonnés et lecteurs, à des conditions exceptionnelles, un colis échantillon décrit ci-contre. Cette offre est valable en ce moment. N'attendez pas et adressez votre commande accompagnée de son montant à (Nom et adresse du journal).



Pour 35 Francs
vous recevrez, sans vous déranger, franco à domicile :
1 kg. de miel surfin (livré gracieusement aux 100 premiers acheteurs, dans un joli pot à lait émaillé bleu).
1 kg. de pastilles au miel.
520 grammes de nougat provençal extra supérieur.

Bulletin à adresser, copié ou signé à
DÉTECTIVE PUBLICITÉ
35, rue Madame, Paris (6^e).
Veuillez m'adresser, contre remboursement de 35 fr., votre colis réclame contenant 1 kilo de miel surfin, 1 kilo de pastilles au miel et 250 gr. de nougat provençal.
Nom Prénoms
Domicile
Signature :

20 BEAUX volumes
élégamment reliés

25 FRANCS par mois
rien à payer d'avance

COLLECTION "L'AVENTURE"

Les plus beaux romans criminels et d'aventures, policiers et mystérieux.
A TRAVERS LES STEPPES GLACÉES DU CANADA, MARINS, NAVIRES, Océans ténébreux, LES BAS-FONDS DE LA CHINE, etc.

Drame, Passion, Astuce, Châtiment

TITRES DES 20 VOLUMES RELIÉS :

LOUIS CHADOURNE... Le Maître du navire.	JACK LONDON... Croc-Blanc.
CURWOOD... Le Piège d'Or.	—... L'Aventureuse.
—... Les Cœurs les plus Farouches.	—... Bellou La Fumée.
—... Nomades du Nord.	—... Bellou et Le Courtaud.
—... Le Bout du Flouze.	—... Le Bonze et le Pirate.
DANIEL DE FOE... L'Étonnante Vie du Colonel Jack.	—... Le Péril Bleu.
JULIEN GUILLEMARD... Le Mystère de l'Oiseau-Noir.	—... La Tour du Feu.
RIDER HAGGARD... (She) Elle.	—... La Contrée aux Embûches.
LARS HANSEN... Aux Prises avec le Spitzberg.	R.-L. STEVENSON... Les Nuits des Iles.
	—... Les Mémoires de John Nicholson.
	NIGEL WORTH... L'Homme du Offre.

Un ensemble de chefs-d'œuvre du genre, choisis spécialement pour les lecteurs de DÉTECTIVE.

Les 20 volumes reliés, franco en France et Afrique du Nord : 380 francs, payables

25 FRANCS par mois ou au comptant **340** francs.

Notice illustrée gratis sur demande.

Bulletin à copier ou signer et envoyer à
DÉTECTIVE-PUBLICITÉ
35, rue Madame, Paris-6^e

Veuillez m'adresser, franco, la Collection "L'Adventure", 20 vol. reliés, 380 fr., que je payerai 25 fr. par mois et 30 fr. le dernier mois.
Ou au comptant : 340 fr. ci-joints ou contre remboursement.
Nom et prénom _____
Profession _____
Domicile _____
SIGNATURE :

DÉTECTIVE

Les irrégulières



Ce café fréquenté par des artistes vient de rejeter au trottoir trois « irrégulières ». Pas d'engagement ; pas de pain ce soir encore. A moins que... Les « hommes » guettent leur défaillance.

(Lire, pages 8 et 9, la belle et pathétique enquête de notre collaborateur Jean Guyon-Cesbron.)

AU SOMMAIRE | L'amant de cœur, par J. d'Olonne. — La fin de la tricarde, par Jacques Maufra. — L'immaculée conception, par Jean Morières. —
DE CE NUMÉRO | L'autre supplice, par Maggie Guiral. — Sous la griffe des loups, par Henri Bécriaux. — Le bourreau clandestin, par G. Strem.